

Université Paul Valéry (Montpellier III)

Master 1 Histoire militaire, études de Défense et politique de sécurité

Le Réseau Shelburn de mars 1943 à novembre 1944

VELUT Vincent

Sous la direction de Jean-François Muracciole



Table des matières

Remerciements.....	3
Introduction.....	4
Chapitre premier : Les prémices d'une réussite.....	14
I. Des échecs à l'origine de Shelburn(e).....	14
II. Des préparatifs à l'infiltration.....	21
III. L'élaboration du réseau à Paris.....	29
Chapitre Second : Une structuration locale et le début des opérations.....	36
I. La mise en place de Shelburn à Plouha.....	36
II. Le bon déroulement d'une opération : L'exemple de la première évasion (28/01/1944).....	44
III. L'importance de la radio-communication.....	53
Chapitre Troisième : De l'apogée à la fin du réseau.....	60
I. Des premières menaces à la stagnation.....	60
II- Le déclin progressif du réseau d'évasion.....	66
III. La fin d'un réseau.....	72
Conclusion.....	79
Chronologie.....	83
Bibliographie.....	85
Sitographie, Divers.....	90
Annexes	92

Remerciements

Un travail individuel comme ce mémoire fait appel à de nombreux contributeurs. Aussi je tiens à remercier les différentes personnes qui m'ont consacré leur temps dans l'élaboration de cette étude :

- M. Jean-François Muracciole, Professeur à l'université Paul Valéry (Montpellier III), mon directeur de recherche.
- Le personnel de l'office de Tourisme les Falaises d'Armor.
- Le personnel du musée de la Résistance en Argoat, et plus particulièrement Virginie Picot , animatrice du patrimoine.
- L'association Mémoire et Espoirs de la Résistance.
- L'association Fondation de la Résistance.
- L'association Mémoire Vive de la Résistance, plus particulièrement Raymond Alexander.
- Et enfin mes parents qui m'ont aidé dans la relecture de mon travail.

Introduction

Objet de mythe, la Résistance a depuis 70 ans été le sujet de milliers d'ouvrages d'histoire. Mais la peinture qui a été faite de cette dernière n'a-t-elle pas toujours été flouée pour la conscience collective ? L'image de ces maquisards faisant sauter des dizaines de trains ne reflète-t-elle pas une certaine idéalisation de cette lutte et des héros qui l'ont composée ? Il convient donc avant de commencer un quelconque travail de recherche de revoir l'évolution de l'écriture de ces années tragiques, de l'après-guerre jusqu'à aujourd'hui.

Cette écriture commence avant même l'armistice, à partir d'octobre 1944 lorsque la Commission pour l'histoire de la Libération de la France est créée. A cette époque, les acteurs de la Résistance pensent que si l'on n'emmagasine pas les témoignages encore récents, l'écriture de ce combat devient alors impossible. Mais pourquoi écrire ? Selon les résistants, d'abord pour commémorer les morts et perpétuer la mémoire de leurs camarades tombés aux combats. Mais écrire aussi pour lutter contre l'idéologie vichyste et défendre les valeurs de la Résistance. Ainsi, des historiens tels que Lucien Febvre ou Henri Michel sont chargés d'organiser et de coordonner la collecte de ces témoignages. Finalement, jusqu'à la fin des années 1970, les historiens de la Résistance en sont également les acteurs. Quelques ouvrages se dégagent des milliers parus durant cette période tels que *Mémoires d'un agent secret de la France Libre*, juin 1940- juin 1942 de Gilbert Renault (Colonel Remy) en 1945, ou encore les *Mémoires de guerre* du Général de Gaulle, publiées en trois tomes entre 1954 et 1959, faisant de la France Libre la créatrice

de la Résistance intérieure, au détriment du Parti Communiste qui interviendra dans ses « luttes historiques » qu'à partir des années 1960.

Au début des années 1950, Henri Michel envisage de mettre en place des études collectives avec la « coopération des meilleurs correspondants » en exploitant scientifiquement les témoignages recueillis. Les premières publications de type historique se font donc dans la collection « Esprit de la Résistance ». En décembre 1955, le Comité historique de la seconde guerre mondiale crée une Commission d'histoire de la Résistance dont l'objectif est d'établir un programme de recherche avec le Centre National de Recherche Scientifique et de réaliser des études historiques. Le travail de publication historique pose alors de plus en plus problème avec les universités. La Sorbonne refuse le concept prôné par le Comité historique de la seconde guerre mondiale. La motivation de ce rejet est que de telles recherches ne peuvent se conformer strictement aux règles scientifiques élaborées par l'école méthodique française : les acteurs sont vivants, les archives sont rares. Si jusqu'aux années 1970, cette historiographie se contentait de mener une étude sur l'histoire des organisations résistantes en France, les années 1980 font apparaître les idées de conceptualisation de la Résistance et de comparaison avec les résistances étrangères. Nous avons donc un renouveau de l'écriture à travers de nouvelles problématiques mais aussi à travers l'apparition du terme « d'historisation » qui consiste à abandonner les démarches commémoratives et à faire de cette lutte intérieure un objet d'étude historique en mettant une distance entre historien et objet de recherche.

Aujourd'hui, l'écriture de la Résistance tend à se renouveler à nouveau. Une nouvelle approche consiste en

l'étude de l'environnement social de celle-ci. Explorer l'histoire sociale de ce mouvement devient nécessaire. Il s'agit ici d'analyser les résistants en tant que groupe social et, d'autre part, de cerner l'impact de ce combat sur la société française. Quand et comment entre-t-on en résistance ? La différence entre réseau, mouvement et maquis est-elle d'ordre social ? Ces questions conduisent à observer la Résistance dans son fonctionnement interne. La recherche de l'histoire sociale voit en Antoine Prost un maître d'œuvre dans ce renouveau historiographique. Finalement l'histoire de la Résistance a connu plusieurs renouvellements depuis l'époque où les acteurs eux-mêmes en firent l'écriture. Même si les questions posées par cette thématique n'ont pas véritablement changées, cette histoire reste encore aujourd'hui en chantier. Chantier dont nous venons de vaguement retracer les étapes et dont Laurent Douzou, dans *La Résistance française : une histoire périlleuse* explique avec précision l'évolution.

Le 17 juin 1940, en pleine débâcle et alors que le président du conseil Paul Reynaud vient de démissionner, le général de Gaulle s'envole vers l'Angleterre où il décide de poursuivre la lutte. Dès le lendemain, c'est sur les ondes de la BBC qu'il lance son célèbre appel aux Français qu'il invite à se mettre en rapport avec lui car « quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas ». Le 28 juin, Winston Churchill reconnaît officiellement De Gaulle comme le « chef de tous les Français libres ».

Toutefois, afin d'imposer une certaine légitimité de la France libre, le général prend conscience qu'il doit développer l'action des Forces Françaises Libres sur un triple front, et ce dès 1940. Le premier de ces fronts a pour

but l'engagement des F.F.L. dans une lutte franco-française face au régime de Vichy afin de récupérer le contrôle des colonies africaines, ce qui permettrait de revendiquer une première assise territoriale indispensable pour continuer la lutte et représenter la France aux yeux du monde. Débutée en août 1940, l'opération *Menace*, ayant pour objectif le ralliement de Dakar se révèle être un total fiasco. C'est finalement l'Afrique équatoriale française qui permet la mise en place d'une base française en Afrique, notamment avec les ralliements du Tchad et du Cameroun à la dissidence gaulliste.

Le second front consiste, quant à lui, à s'engager dans la lutte armée du côté des forces alliées. Ce sont alors la future 1ère Division française libre (officiellement créée le 01er février 1943 mais regroupant en 1940 les 1ère et 2ème BFL) et la colonne Leclerc qui commencent leurs formidables épopées en Afrique à partir de 1940 ; épopées qui se termineront cinq années plus tard avec la 2ème Division blindée et la prise de Berchtesgaden.

Enfin, le troisième front, indispensable, est politique et a pour objectif la mise en place d'institutions incarnant une nouvelle France intégrée à la lutte et faisant face aux Vichystes. Le premier traité d'importance est signé le 07 août 1940 lorsque Churchill accorde à la France Libre les assises financières et administratives qui lui faisaient alors défaut.

Pendant que cette résistance extérieure s'organise et passe à l'action, au sein du territoire français la Résistance naît d'initiatives diverses et s'organise peu à peu. Des actions spontanées répondent aux besoins immédiats, dûs à la débâcle et à la défaite militaire. Ainsi, nous assistons à l'élaboration de premières filières d'évasions, si éphémères soient-elles, afin de rapatrier en Angleterre prisonniers de

guerres, évadés, ou aviateurs tombés sur le sol français. Des résistances pacifiques, avec l'impression de tracts ou encore la création de périodiques tels que *L'Arc*, tentent d'insuffler, dans la conscience collective, de l'espoir ainsi qu'une volonté de continuer le combat malgré la défaite. De nombreux mouvements font alors leur apparition mais restent fragiles. C'est à partir de l'automne 1940 qu'une forme d'organisation tend à se former en remplacement des actes dispersés. Le réseau du « Musée de l'Homme » en zone occupée regroupe alors différents groupes d'actions (renseignements, évasions, etc) jusqu'alors non liés les uns aux autres.

L'année 1941 marque le premier tournant dans l'histoire de la résistance intérieure française. En effet, la rupture du pacte germano-soviétique et l'invasion de l'URSS par les allemands dans le cadre de l'opération *Barbarossa* entraînent un engagement majeur des communistes dans la Résistance. Jusqu'alors pacifique, cette dernière est bouleversée par l'apparition d'une lutte armée, marquée par les attentats meurtriers sur des soldats allemands à partir de l'été 1941. L'objectif du Parti Communiste est ici de réintroduire la guerre en France en faisant basculer l'opinion des Français dans le camp de la lutte armée. Le Front National, créé dès le 15 mai 1941 par les communistes, illustre le manque de cohésion au sein même de la Résistance, tiraillée entre la volonté d'une lutte armée et l'idée de résister pacifiquement.

C'est pourquoi, à partir de 1942, De Gaulle charge Jean Moulin d'unifier les mouvements de résistance autour de la France libre. A partir de novembre, un premier comité de coordination est alors créé en zone sud. En janvier 1943 des mouvements se rassemblent sous de plus grosses entités, comme c'est le cas avec les Mouvements Unis de

la Résistance, regroupant les mouvements Combat, Libération-Sud et Franc-Tireur, et faisant allégeance au Général de Gaulle plutôt qu'au Général Giraud. L'étape décisive de l'unification a lieu en mai 1943 avec la création du Conseil National de la Résistance.

Si la Résistance, ses problèmes et enjeux politiques, concerne bien souvent des mouvements, elle s'acte aussi sous forme de réseaux. La différence entre ces deux types de groupements est de l'ordre de l'action. En effet, les réseaux, apparus dès 1940, et aux effectifs plus limités, effectuent un travail d'ordre militaire, à l'inverse des mouvements dont le ressort est politique. La plupart des réseaux dépendent directement des services Alliés (SOE, IS, OSS) et de la France Libre (BRCA mis en place en juin 1942) qui leur fournissent armes et argent. Plus de 260, créés majoritairement entre 1941 et 1942, couvrent, par leurs actions, le territoire français. De part leurs actions (sabotages, renseignements, etc), les réseaux se trouvent être bien plus vulnérables que les mouvements, et subissent de fortes répressions à partir de 1941. Néanmoins, il est important d'apporter une nuance entre ces deux éléments puisque, bien souvent, les mouvements possèdent dans leurs rangs des groupes militaires capables d'effectuer les mêmes actions que les membres d'un quelconque réseau.

Parmi les actions des réseaux, l'une des plus importantes consiste en l'évasion. Les réseaux d'évasions sont spécialisés dans l'exfiltration d'aviateurs alliés (dont le coût de formation était excessivement cher) ou de résistants repérés. Si, à l'origine, les évasions par voie terrestre (Suisse/Pyrénées) sont les plus courantes, l'évacuation par voie maritime est peu à peu mise en place à partir de 1942, cela étant dû à l'intensification de la

guerre aérienne, lorsque de plus en plus d'aviateurs Alliés sont abattus au-dessus du sol français, nécessitant la multiplication des chaînes d'évasions. Après-guerre, ce n'est pas moins de 17.000 français qui sont reconnus comme Helpers par les autorités britanniques.

Alors, quel est le poids de la Bretagne et de sa résistance sur les trois premières années de guerre ? Dès 1940 et la débâcle, le territoire breton devient vite une terre de repli et de départ vers l'Angleterre. Très vite la Bretagne devient un vivier naturel de réseaux d'actions, prônant alors le renseignement et l'évasion plutôt que l'aspect politique. Fin 1942, et au même moment que l'intensification des actes de résistance en Bretagne, les services Alliés posent un regard de plus en plus insistant sur le rivage breton, alors situé à seulement quelques milles des côtes anglaises. Ce rivage pouvait en effet permettre la dépose et la récupération d'agents, d'aviateurs ou de courriers. Ainsi, c'est dans ce contexte qu'en mars 1943, le réseau Shelburn est créé sous l'impulsion du S.O.E. Ce réseau, baptisé Shelburn du nom d'un comté écossais, et localisé dans la petite bourgade de Plouha au Nord Est de Guingamp, avait pour objectif le rapatriement d'aviateurs anglais tombés sur le sol français. Cette exfiltration devait se faire par voie maritime, lors de nuits sans lune et en liaison avec une corvette britannique venant du port anglais de Dartmouth.

Mon travail de recherche consiste donc à faire l'analyse du réseau Shelburn. Ma volonté étant de retracer la chronologie des événements qui ont fait de Shelburn un des plus grands réseaux d'évasion de la Résistance intérieure française, ponctué d'une réussite hors du commun. Concernant les sources utilisées, le nombre

conséquent d'ouvrages sur le sujet a offert une diversité d'informations permettant une approche sous différentes formes. Ainsi, l'ouvrage du Colonel Remy intitulé « Autour de la Plage Bonaparte », a permis de prendre en compte des éléments retranscrits par un acteur de la Résistance, mais aussi d'avoir accès à plusieurs témoignages des membres du réseau. Nous constatons ici que cet ouvrage s'inscrit dans le schéma historiographique présent jusqu'à la fin des années 1970 et cité plus haut dans cette même introduction. D'autres ouvrages tels que « Une héroïne de la résistance » de Le Trividic Dominique-Martin ont, quant à eux, mis l'accent sur un seul résistant (dans l'ouvrage cité, il s'agit de Marie-Thérèse le Calvez) pour permettre une approche plus émotionnelle, psychologique et sociale. En effet, il s'agit de comprendre comment les résistants ont vécu l'occupation, pourquoi ont-ils décidé de résister, et surtout comment ont-ils fait face aux peurs et aux inquiétudes dans leurs missions les plus périlleuses.

Enfin, la bibliographie m'a également permis d'avoir une approche plus globale de la résistance bretonne et de ses réseaux. « Les Nuits de la liberté » de Alain le Nédélec m'ont par exemple permis de suivre l'évolution chronologique de Shelburn tout en appréhendant son organisation de Paris jusqu'à Plouha, et les étapes intermédiaires entre recherches et exfiltrations d'aviateurs.

Les sources archivistiques consultées à Paris au Service historique de la défense, ou directement sur place aux Archives départementales des Côtes d'Armor, ont, quant à elles, terminé le processus de recherche et de compréhension du réseau Shelburn. Ces documents, parfois officiels, ont permis, de par leur véracité, une approche plus objective de mon sujet, tout en confirmant

les premières ébauches de plans qui avaient été mises en place jusqu'alors. Leur richesse tient au fait que nombre d'entre elles appartiennent au fond transmis par Roger Huguen. Ce dernier, historien émérite, a, semble t-il, mené des recherches sur les réseaux d'évasions bretons de manière objective, et avec du recul sur son sujet. Ces archives se sont révélées être d'une grande diversité (courriers, cartes, etc) notamment celles issues de son ouvrage « Par les nuits les plus longues », édité en 1987.

Enfin, ma méthode de travail semble avoir suivi un schéma peu original mais efficace. Une première approche à distance a été permise à travers ouvrages et sites internet afin de mieux cerner mon sujet et relever les informations globales. Une fois cela effectué, une approche plus pointilleuse a été effectuée sur place, en Bretagne, avec en premier lieu la recherche archivistique, confirmant ou infirmant mes premiers éléments relevés dans la première partie de mon travail. La recherche en Bretagne m'a aussi permis de me familiariser davantage avec la résistance bretonne et les réseaux d'évasions qui l'ont constituée, à travers la visite de musées tels que le musée de la Résistance à Saint-Connan. Enfin, j'ai pu entreprendre le trajet que les mêmes résistants du réseau ont effectué, de la maison d'Alphonse à la plage Bonaparte, cela me permettant d'appréhender la tension imposée sur les acteurs lors des nuits d'évasions où ce même chemin était parcouru par des patrouilles allemandes.

Il faut néanmoins préciser que l'approche du sujet par témoignages oraux ne m'a malheureusement pas été permise du simple fait que les opérations du réseau Shelburn ne possèdent aujourd'hui plus que deux témoins vivants (Marguerite le Saux et Anne Ropers) toutes deux

extrêmement fatiguées et n'ayant pas pu me recevoir.

Ainsi, après avoir réuni sitographies, bibliographies et travail archivistique, mes informations ont pu être organisées de manière thématique, puis chronologique afin de dégager un plan de recherche nécessaire à la compréhension de ce réseau.

L'axe de recherche est finalement assez classique puisqu'il s'agit de comprendre comment ce réseau a été mis en place, et quelle a été son organisation qui lui a permis une totale réussite dans ses actions.

Une approche chronologique est donc nécessaire en tentant d'abord de cerner les prémices de ce réseau, en analysant ensuite la structuration et les actions de Shelburn, et en terminant par l'étude d'un déclin progressif allant jusqu'au devoir de mémoire actuel.

Chapitre Premier : Les prémices d'une réussite

I. Des échecs à l'origine de Shelburn(e)

Dès l'hiver 1941/1942, les troupes russes de Staline commencent à subir de nombreux et sérieux revers. Le dirigeant soviétique demande alors aux Alliés d'ouvrir un second front à l'Ouest afin d'obliger les allemands à dégarnir le front Est de plusieurs divisions. Or, malgré l'intervention des États-Unis dans le conflit, suite à l'attaque sur Pearl Harbor, les Alliés ne semblent pas, à ce moment-là, en mesure d'envisager l'invasion de l'Europe. En attendant que l'effort de guerre américain commence à porter ses fruits, Churchill émet alors l'idée de mener de multiples attaques sur un port français, dans le but d'affaiblir les défenses allemandes, mais également de faire des prisonniers. Ainsi, le port de Dieppe est choisi et l'opération *Jubilee* est lancée. Environ 6000 soldats, dont 5000 hommes de la 2e Division Canadienne participent au raid le 19 août 1942¹. Pour la première fois depuis le début du conflit, des soldats Alliés se ruent à l'assaut de ce que les nazis appellent la *Festung Europa* (Forteresse Europe). D'une durée de 9h, cette attaque qui s'étend sur près de 17 kilomètres se solde par un échec cuisant. Les Alliés comptent 1197 tués et près de 2000 prisonniers². Parmi ces derniers se trouve un sergent major du nom de Lucien Dumais, qui va, nous le verrons, devenir l'un des deux piliers du réseau Shelburn. Le lendemain de son arrestation sur la plage de Dieppe, Dumais réussit à

1. Bucourt Nicolas, *Dieppe : le Raid, 19 Août 1942*, Éditions Heimdal, Paris, 2012.

2. Chiffres avancés par l'association de mémoire de l'opération *Jubilee*.

s'évader en sautant d'un train de prisonniers qui se dirige vers l'Allemagne. Après quelques semaines à se cacher, l'homme est mis en relation avec le réseau d'évasion Pat O'Leary.

Ce réseau est, au départ, une simple filière d'évasion temporaire, mise en place pour les militaires britanniques restés bloqués en France suite à la défaite. Et pourtant, créé à l'initiative du Capitaine écossais Ian Garrow, le réseau Pat O'Leary est, dès l'après guerre, considéré (avec le réseau Comète) comme l'une des plus grandes chaînes d'évasions de la seconde guerre mondiale. C'est par son fonctionnement que sont organisées les premières opérations maritimes de récupération d'aviateurs, sur les côtes de Provence et du Roussillon. Basé à Marseille, le réseau entreprend l'exfiltration de premiers aviateurs à partir de juin 1941. Le déroulement d'une évasion³ consiste à faire voyager des groupes d'évadés en train jusqu'à Toulouse puis Perpignan. Une fois les Pyrénées franchies, les aviateurs doivent rejoindre le Consulat britannique de Barcelone par leurs propres moyens. La dernière étape est un interrogatoire subi par ces derniers afin d'éviter toute tentative d'infiltration d'agent ennemi. Si cet interrogatoire s'avère positif, les autorités britanniques s'arrangent pour conduire les évadés jusqu'à Gibraltar, où ceux-ci prennent un navire pour rejoindre l'Angleterre. A la fin de l'année 1941, Ian Garrow ayant été arrêté par la police française de Vichy⁴, c'est Albert Guérisse, un médecin belge ayant servi dans l'armée en 1940, qui prend le relais à la tête du réseau et donne une nouvelle dimension à ce dernier en multipliant les opérations.

3. Lire par ailleurs l'ouvrage de Michel Goubet et Paul Debauges, *L'histoire de la Résistance en Haute Garonne*, éditions Milan, 1986.

4. L'écossais réussit malgré tout à s'en tirer. En décembre 1942, le réseau Pat O'Leary organise son évasion, et le renvoie en Angleterre en février 1943.

A la mi - avril 1942, Guérisse envisage d'élargir le champ d'action du réseau jusqu'en Bretagne. Après des premières prises de contacts, une organisation se constitue et la chaîne d'évasion prend une envergure nationale avec une « toile d'araignée » tissée de la Provence jusqu'au Nord, en passant par les régions de l'Est⁵, la Normandie et la Bretagne. C'est à partir de l'été 1942 que les premières évacuations par voie maritimes s'effectuent. Fort d'un important succès (si l'on retire à cela la trahison Paul Cole fin 1941⁶), le réseau met à exécution les discussions entamées en mars à Gibraltar entre le major Langley (qui, nous le verrons, sera à l'origine du réseau Shelburn) et Albert Guérisse, alias Pat. Ainsi, les côtes méditerranéennes deviennent en cet été 1942 le théâtre de plusieurs embarquements nocturnes. Ces évasions pleines de succès débouchent le 12 octobre sur une opération concernant Lucien Dumais. Ce dernier, mis depuis quelque temps en relation avec des membres du réseau participe à l'embarquement de cette nuit - là. Dumais, accompagné de plusieurs aviateurs Alliés, est acheminé à Gibraltar où il prend un autre navire et se rend en Angleterre.

Les évasions sur les côtes méditerranéennes connaissent donc un franc succès durant l'été 1942. Cependant, d'autres éléments plongent le réseau Pat O'Leary dans une sombre année. D'abord, lors de l'hiver 1942-1943, en février, lorsque Roger le Neveu⁷ (Alias Roger le Légionnaire) se

5. Alors que le réseau s'était étendu au Nord fin 1941/début 1942, les régions de l'Est attirèrent l'attention au même moment que l'implantation en Bretagne (donc en avril 1943) afin de couvrir la majeure partie de la France.

6. Harold Cole (Alias Paul) est un soldat britannique arrêté par la Gestapo en 1941. Il est alors convaincu par ces derniers de trahir la Résistance en échange de fortes sommes d'argent. Il serait à l'origine de l'arrestation de 150 résistants dont 50 auraient été exécutés. Cole est considéré comme le pire traître de la guerre selon Reginald Spooner, commandant à Scotland Yard. L'homme est finalement abattu en janvier 1946 alors qu'il tentait de résister à son arrestation par les autorités.

7. D'origine alsacienne, Roger le Neveu, redoutable délateur à la solde des allemands se distingua durant le conflit par ses multiples trahisons. Il tenta par ailleurs de s'infiltrer au sein du réseau Shelburn. Il sera finalement abattu en 1944 alors qu'il tentait de s'introduire dans un maquis. Les circonstances de sa mort restent toutefois assez mystérieuses.

distingue par une première trahison dans le Finistère, où il livre plusieurs aviateurs recueillis à Lannedern-Quevenemen. Pour le War Office, le réseau Pat O'Leary a vécu⁸. Il est désormais inconcevable de continuer à alimenter un réseau rongé par les infiltrations d'agents de l'Abwehr. Ainsi, le haut commandement britannique interdit l'envoi d'agents, d'argent ou de postes émetteurs en France. Les critiques sont virulentes auprès du Major Langley, auquel on reproche le caractère trop dangereux des réseaux d'évasions, jugés plus fébriles que des réseaux de renseignements ou de sabotages. Malgré tout, certains chefs du M.I.9 estiment que le sauvetage d'un pilote s'avère aussi important que certaines opérations de sabotages. Par conséquent, devant la volonté de continuer ce type de résistance, Val Williams (d'origine russe et de son vrai nom Vladimir Bouryschkine, ex-entraîneur de basket-ball à Monaco et résistant de la première heure) est chargé de rétablir la liaison entre les restes du réseau Pat O'Leary à Paris et la Bretagne, d'où des évasions sont en mesure d'avoir lieu. Malheureusement, peu avant le départ de l'agent en France, la nouvelle de la destruction totale du réseau Pat O'Leary arrive à Londres. Val Williams, toujours désireux d'accomplir sa mission, doit repartir au point de départ en recréant une nouvelle chaîne d'évasion. Ayant fait la connaissance de son radio, un canadien de vingt ans nommé Raymond Labrosse, Williams est déclaré opérationnel pour effectuer cette mission nommée Oaktree. Après neuf reports, les deux hommes sont enfin largués au dessus du territoire français, le 20 mars 1943. Après un atterrissage quelque peu chaotique⁹ dans la forêt de Rambouillet, les deux hommes font face à une première

8. L'historien Roger Huguen parle de 600 aviateurs rapatriés par les soins du réseau, mais au lourd bilan d'environ 100 résistants morts ou déportés.

9. Une des deux bicyclettes sera en partie détruite et rendue inutilisable, tandis que les postes émetteurs ont été quelque peu endommagés au contact du sol.

difficulté devant l'incapacité à contacter Londres. Après un premier contact à Paris avec un dénommé « Armand », agent du réseau Mithridate¹⁰, Val Williams se rend en Bretagne, à Saint-Quay-Portieux, où il rencontre Jean Lanlo, autre membre du même réseau Mithridate. Dès le mois d'avril, le chef de la mission Oaktree juge qu'il est possible de faire évacuer la 60ème d'aviateurs logés à Saint-Quay-Portieux, qui ,pour la plupart, s'impatientent de cette terrible attente depuis l'arrestation des agents du réseau Pat O'Leary. Cette évacuation ne pouvait jusqu'alors pas s'effectuer à cause de l'absence de liaison radio avec Londres, handicap depuis l'atterrissage en France. Après une première tentative de contact réussie par le biais des appareils de l'organisation Mithridate, l'opération prévue le 29 mai est annulée en raison des nuits trop courtes selon l'Amirauté britannique. La situation commence donc à être compliquée pour Val Williams qui doit gérer l'alimentation de près de 90 aviateurs en ces temps de pénuries. La peur se fait également de plus en plus présente chez les logeurs qui estiment que la présence de 90 soldats se ferait savoir un jour ou l'autre et que la conséquence de tout cela serait le passage par les armes. Aussi la décision est prise que ces aviateurs doivent être évacués d'urgence par le Sud et les Pyrénées. Conduits à Paris et acheminés ensuite à Pau par train, une trentaine d'entre eux passe à travers la chaîne de montagne sans problèmes particuliers après avoir été hébergés par des membres du réseau Comète¹¹.

Cependant, les premiers problèmes commencent dès le 4 juin, lorsque Val Williams, décidant de se rendre à Pau afin

10. Ce fut l'un des réseaux de renseignements les plus importants de la seconde guerre mondiale. Constitué d'environ 1600 agents, il opérait sur toute la France, et donc la Bretagne.

11. Le réseau Comète fut avec le réseau Pat O'Leary l'un des plus grands réseaux d'évasions lors des 3 premières années de guerre. Malheureusement, et au même titre que Pat O'Leary, l'organisation Comète fut infiltrée et démantelée en janvier 1944, provoquant l'arrestation et la déportation de nombreux résistants.

d'encadrer les évasions, se fait arrêter lors du trajet en train avec un de ses camarades et quatre aviateurs. C'est à partir de cette arrestation que les événements commencent à s'emballer. Les allemands décident, dès le mois de juin, d'envoyer Roger le Neveu au sein du groupe Oaktree,¹² en remplacement de Val Williams. Roger le légionnaire, se proposant pour servir de convoyeur lors de la journée du 11 juin 1943, engendre une série d'arrestations dont le réseau ne se relèvera pas. Les autres convoyeurs et aviateurs présents avec lui sont d'abord arrêtés lors du trajet en train. S'en suit une multitude d'arrestations à Pontivy, dans le Morbihan, où les évadés doivent se rendre. Les adresses des logeurs avaient alors été communiquées par l'agent allemand. Cette vague d'arrestations se poursuit jusqu'au 14 juin. Roger le Neveu, toujours pas démasqué malgré son passage à travers les « mailles du filet » allemand, peut continuer son travail de sape. Ainsi, le 30 août 1943, une seconde vague d'arrestations a lieu en Bretagne, toujours dans le Morbihan.

A l'arrivée, un des seuls à ne pas avoir été arrêté est un certain Raymond Labrosse. Ce dernier, sentant l'étreinte de la Gestapo se resserrer autour de lui, recherche des contacts pour, malgré tout, tenter de sauver les aviateurs encore en France. Il finit par entrer en relation avec Georges Broussine, chef du réseau Bourgogne¹³ spécialisé dans l'évacuation par l'Espagne. Un convoi d'une vingtaine de personnes est organisé et une évacuation a lieu le 6 septembre 1943. Labrosse, de retour en Angleterre, est alors convoqué au Département 900 du M.I.9 afin de rendre compte de l'échec d'Oaktree. Il faut

12. Évidemment, cette infiltration aura été préparée par le biais de renseignements récupérés à travers les interrogatoires subis par les détenus du réseau Comète, et ceux de la mission Oaktree.

13. Réseau fondé début 1943 par ce même Georges Broussine. Ce dernier, comptant parmi les premiers à rejoindre De Gaulle en Angleterre connut Raymond Labrosse en Angleterre lors d'un stage d'entraînement.

ici nuancer la notion d'échec car si le réseau a totalement été démantelé, il a, malgré tout, permis l'évasion d'une centaine d'aviateurs. De plus, et au même titre que Pat O'Leary auparavant, la mission Oaktree a permis de se rendre compte du soutien des populations locales, et plus particulièrement bretonnes. Ainsi, le M.I.9 peut se montrer relativement confiant sur l'avenir des chaînes d'évasions en France ; d'autant plus que, si les secteurs d'embarquements ont été anéantis (notamment à travers l'œuvre de Roger le Neveu), les secteurs de recherches et d'hébergements parisiens dirigés par Paul Campinchi sont restés intacts, du moins selon Labrosse.

Alors pourquoi un tel récit des différents réseaux d'évasions que sont Pat' O'Leary et Oaktree, ainsi que l'évacuation de Lucien Dumais après sa déroute à Dieppe ? Car tout cela nous permet de mieux comprendre les circonstances qui ont fait que deux agents canadiens, qu'à l'origine rien ne lie, ont réussi à se retrouver en Angleterre pour projeter ensemble les bases d'un futur réseau d'évasion qu'est l'organisation Shelburn. D'un côté un jeune soldat d'un peu plus de trente ans, plein de fougue, désireux de reprendre le combat, et de l'autre, un agent infiltré d'une vingtaine d'années, que rien ne destinait à une telle carrière, mais qui va s'avérer être d'une importance capitale de part son expérience au sein de la mission Oaktree.

II. Des préparatifs à l'infiltration

L'état d'esprit dans lequel se trouvent les deux hommes à leur retour en Angleterre semble à ce moment bien différent. D'une part le radio Raymond Labrosse déjà confronté à de sérieuses responsabilités dans le cadre de la mission Oaktree, riche en expérience et ayant eu une excellente attitude en Bretagne, laisse bonne impression aux responsables du M.I.9. Malgré quelques réticences de la part de certains d'entre eux pour un retour en France du radio (notamment le major Langley qui estime que Labrosse a été « grillé » dans l'affaire Oaktree), le canadien insiste sur sa capacité à mener de nouvelles opérations. Selon lui, il est parfaitement impossible que la Gestapo ait relevé son identité du simple fait qu'il opérait sous un autre nom. Raymond Labrosse avait des qualités qui, finalement, le désignaient pour ce genre d'opération: un grand courage et un jugement de valeur, tous deux liés à une nature calme. Il se révélera être un excellent associé de Lucien Dumais, au caractère fonceur, rude et franc. Lucien Dumais justement, a un moment de doute à son retour en Angleterre. Malgré son fort caractère, il refuse d'abord avec fermeté la proposition d'une nouvelle mission en France évoquée par le M.I.9. Il estime « avoir été assez malheureux pour ne pas vouloir se remettre dans le même pétrin »¹⁴ C'est ainsi que Dumais est réincorporé dans son ancienne unité, celle des Fusiliers Mont-Royal de la Deuxième Division Canadienne. Les retrouvailles ne sont cependant pas ce qu'il attendait. En voyant tous les nouveaux visages au sein de bataillon, le canadien est nostalgique de ceux « qu'ils remplaçaient et

14. Voir *Un Canadien français face à la Gestapo* écrit par Lucien Dumais lui-même en 1970. p.13.

qui étaient restés à Dieppe »¹⁵. Durant quatre mois, il est attaché comme observateur auprès de la Première Armée britannique en Tunisie. Après cette nouvelle expérience, il est de retour à l'entraînement dans son bataillon. Lorsque un poste de bureau lui est proposé, l'âme guerrière de cet homme se réveille. Poussé par une volonté de se battre, ainsi qu'un rejet de certaines personnes de son entourage immédiat (notamment un nouvel officier exécrationnel selon lui), il recontacte le M.I.9 qui lui avait laissé la porte ouverte, et un entretien avec le major Langley est convenu. Malgré les risques encourus par une nouvelle mission en France, Dumais tente de rassurer Langley en lui rappelant qu'il a pu travailler avec le réseau Pat O'Leary lors de son évasion et qu'il a donc une certaine idée de ce qu'il aurait à faire en France.

Le major manchot¹⁶ prend une fois de plus ses précautions en décrivant le sort peu enviable réservé aux agents capturés par la Gestapo (condamnation à mort qui aurait pu rebuté Dumais dans son envie d'aventure), mais rien ne modifie la décision du canadien. Face à la déroute de Dieppe, aux allemands donnant des coups de crosses aux prisonniers, à l'imbécillité de certains de ses chefs responsables de la débâcle, Dumais n'a finalement qu'une envie : se venger à travers une mission d'extrême importance. Le SOE se trouve donc extrêmement impressionné par la volonté et le courage de cet homme, ainsi que de la chance exceptionnelle dont il jouit. Car, rappelons-le, Dumais est, certes, un des seuls rescapés de son bataillon suite aux combats de Dieppe, mais il a également réussi à se fondre dans la campagne française,

15. Sur les 584 hommes du bataillon de Lucien Dumais, seuls 125 sont revenus en Angleterre. Le lieutenant-colonel Dollard Menard, homme qui a dirigé l'assaut, est le seul officier d'infanterie rescapé de l'expédition, et ce malgré les 5 blessures dont il souffrait.

16. Le major James Langley fit partie du corps expéditionnaire anglais de 1940. Il participa à la bataille de Dunkerque où il fut grièvement blessé à la tête et au bras. Ce dernier fut amputé avant son rapatriement en Angleterre.

sans se faire repérer, et ce pendant plusieurs semaines avant de se faire rapatrier par Pat O'Leary. Le canadien fait alors l'objet d'un ultime examen afin de savoir si il est réellement l'homme de la situation. Ses déplacements sont extrêmement surveillés (des inconnus dans les pubs avaient pour rôle de le faire parler, mais sans succès) et sa connaissance de la langue française est mise à l'épreuve lors d'interrogatoires serrés (lors d'un entretien au quartier général des Forces Françaises Libres, Dumais fut délibérément provoqué par un officier français afin de tester ses connaissances en français). Une fois le crédit accordé à Dumais, la rencontre avec Labrosse peut enfin avoir lieu. Les deux hommes passent une semaine à discuter afin de déterminer s'ils sont compatibles pour la mission et s'ils aimeraient faire équipe. Lors de ces discussions, il est notamment question de comprendre les causes de la disparition du réseau Pat O'Leary et l'échec de la mission Oaktree pour ne pas les réitérer. Dumais a alors l'occasion d'exposer ses idées, ce qui montre au radio canadien que l'homme fera l'affaire de part ses connaissances. Ainsi, les deux hommes acceptent de collaborer. D'un côté Lucien Dumais, chef du réseau, et de l'autre Raymond Labrosse, assistant et collaborateur radio. Le premier de ces deux hommes exige, par prudence, que son adjoint possède un code personnel afin de communiquer en toute urgence avec Londres¹⁷.

A l'issue de cette semaine d'entretiens, le stage d'entraînement réservé aux agents spéciaux commence véritablement. Les deux Canadiens reçoivent une formation intensive dans tous les domaines, depuis le jiu-jitsu jusqu'à la fabrication de radios. On leur remet des plumes qui lancent du gaz lacrymogène, des boussoles

17. Jusqu'ici, ce type de code personnel était strictement réservé au chef de réseau.

dissimulées dans des boutons, de fortes sommes en francs et de fausses pièces d'identité. Pour des raisons de sécurité, chaque agent a son propre nom de code qui est inconnu de son associé. Le stage de parachutage, organisé près de Manchester, est loin d'être une partie de plaisir pour Lucien Dumais, habitué à l'infanterie et aux approches terrestres. Les sauts en basse altitude, jusqu'à effleurer la cime des arbres, l'effraient même quelque peu. En revanche, Dumais se sent extrêmement intéressé et concerné lorsque vient l'heure du cours principal, à savoir celui de sécurité et de survie dont dépend la réussite de l'opération Shelburn. Cet entraînement, aussi important soit-il, est confié aux meilleurs inspecteurs de Scotland Yard. Les deux agents canadiens sont entraînés à différentes tâches de nature policière. Ainsi, au bout de quelques temps, la filature, la perte d'un poursuivant, l'identification, le tir rapide au revolver etc, n'ont plus de secrets pour eux. Il fallait, par évidence, que ces types d'exercices deviennent des automatismes pour la survie en France. La finalité de ce cours de sécurité est d'apprendre comment désarmer un adversaire possédant un revolver, chose à laquelle les agents doivent être absolument préparés afin de faire face aux membres de la Gestapo.

Le seul souci auquel les deux hommes doivent faire face lors de cet intense entraînement concerne la radio-communication. En effet, Labrosse se rendant au Nord de l'Écosse afin d'essayer son poste émetteur dû faire avec le dysfonctionnement de son appareil. Cela aurait pu paraître anecdotique, mais cependant, il convient de rappeler que l'échec d'Oaktree a été en partie dû au même dysfonctionnement des appareils de transmissions que Labrosse avait en sa possession. Cela devient d'autant plus inquiétant que les agents se demandent si les radios n'ont

pas été sabotées avant même la mission Oaktree. Ainsi, au sein même de l'Intelligence Service à Londres, une enquête est menée (enquête qui n'aura pas trouvé de coupable).

Une nouvelle tentative se solde par une réussite mais révèle un manque de maîtrise du code par Labrosse. Ainsi, le largage en France est reporté afin que le radio s'habitue à ce nouveau code fort compliqué.

Après avoir étudié d'autres éléments tels que l'ouverture d'une porte fermée à clé, l'entraînement se conclut par la mise en relation avec la Royal Navy afin de mettre en place la bonne conduite des opérations maritimes. Une fois cet entraînement physique terminé, il convient maintenant de préparer au mieux l'infiltration en France. La première chose à faire est de définir le moyen d'infiltration. Ici, trois solutions sont possibles. La première consiste en une approche maritime choisie par Dumais, qui estime que les allemands ne peuvent pas surveiller de près toutes les côtes de France. La seconde solution consiste, cette fois, en un atterrissage par avion léger, mais qui dépend fortement des conditions météorologiques et de l'état du terrain. Enfin, une dernière solution consiste à un parachutage au dessus du sol français, mais qui comporte des risques dûs au saut en basse altitude, ainsi que le risque de pertes matérielles. De plus, il est possible que l'avion commette une erreur dans la localisation du point de largage et que les agents se retrouvent fortement éloignés de l'objectif. Langley assure à Dumais que la marine n'est pas en mesure de débarquer les deux agents. Ainsi, à quelques semaines du début de l'opération (vers octobre 1943), le largage est retenu face aux problématiques imposées par l'infiltration en parachute. Il convient maintenant d'effectuer de faux papiers afin que

les deux canadiens se fondent dans la population française. Ils doivent chacun apprendre leur vie fictive et s'en imprégner pour passer inaperçus en territoire ennemi. Lucien Dumais devient donc le français Lucien J. Desbiens, administrateur en pompes funèbres, métier qui n'attire pas de questions de la part des indiscrets, et qui, surtout, ne nécessite pas de connaissances approfondies dans un quelconque domaine. L'homme a pour domicile le 40 rue Violet dans le 15^e arrondissement de Paris. Ses papiers d'identité sont accompagnés d'une feuille de démobilisation, de tickets de métro et d'une carte Michelin afin de rendre le personnage insoupçonnable. Raymond Labrosse, quant à lui, devient Marcel Desjardins, vendeur. L'homme doit se rendre le plus discret possible puisque le major Langley lui a fourni la somme de 700.000 francs¹⁸ afin de mener à bien sa mission. Il est alors indispensable de ne pas tenir de comptes afin que de tels documents ne révèlent pas tout le but de la mission lors d'une éventuelle arrestation. Enfin, la dernière recommandation du M.I.9 précise que le réseau doit évacuer les aviateurs de la R.A.F en priorité. Devant les questionnements de Dumais, Langley avance le fait que ce n'est pas une question de nationalité mais d'expérience. En effet, les anglais s'avèrent bien plus expérimentés (du fait de leur valeureux combat lors de la bataille d'Angleterre) que les nombreux américains fraîchement arrivés dans le conflit. Un ordre de priorité est également nécessaire concernant les qualifications de l'aviateur. Ainsi, les pilotes de chasse doivent être évacués avant ceux de bombardiers. Viennent ensuite les navigateurs, mécaniciens et enfin mitrailleurs. Une fois les entraînements terminés, les faux papiers élaborés, et les dernières recommandations effectuées,

18. Le financement de la mission Shelburn était entièrement pris en charge par le SOE, et ce de manière illimitée. Voir par ailleurs le dossier sur le réseau conservé au service historique de la défense sous la cote 17P214.

l'heure du départ est maintenant arrivée.

Le moyen d'infiltration, qui consiste en un atterrissage sur le sol français, doit être effectué à l'aide d'un Lysander, un petit avion monomoteur ne dépassant guère les 260 kilomètres à l'heure. Le choix d'un tel type d'appareil se justifie par la possibilité de se poser sur des pistes relativement courtes. Les tentatives d'infiltration des deux agents canadiens connaissent malgré tout moult difficultés. Une première tentative s'avère infructueuse du fait d'une mauvaise visibilité empêchant tout atterrissage en territoire occupé. Une autre fois, l'avion est intercepté par un Nacht Jaeger¹⁹ de la Luftwaffe et ne doit son salut qu'à l'abandon de la poursuite de l'appareil allemand, qui manque de décrocher²⁰ à cause de la faible vitesse du Lysander.

La troisième tentative n'est pas plus heureuse : Dumais et Labrosse sont une nouvelle fois reconduits en France, accompagnés cette fois de deux autres appareils. Au niveau de Poitiers, les pilotes aperçoivent le terrain balisé. Tandis que deux Lysander (dont celui avec les deux agents) attendent leur tour, l'avion de tête entame sa descente et va se poser sur la piste prévue à cet effet. Cependant, le terrain beaucoup trop mou enlise l'appareil²¹. Dumais et Labrosse sont prévenus par radio au moment d'entamer la descente et doivent une fois de plus faire demi-tour. Sur le chemin du retour, et s'ajoutant à l'angoisse de nos deux hommes, la DCA allemande prend

19. « *Nacht Jaeger* » signifiant littéralement « chasseur de nuit », il n'existe aucune précision concernant le type d'appareil utilisé ce jour-là. Cependant, il est probable qu'il s'agisse soit d'un Messerschmitt Bf 110G-4 ou d'un Bristol Beaufighter Mk II. Les Northrop et Heinkel n'étant apparus que trop tardivement dans le conflit. Dans tous les cas, la vitesse moyenne d'un tel appareil était d'environ 600km/h, ce qui n'aurait laissé aucune chance au Lysander britannique.

20. Le terme « décrochage » signifie que l'angle d'attaque d'un avion jugé trop sévère entraîne la perte de portance (ou de force) qui permet jusqu'à alors à l'avion de se maintenir dans les airs. Dans cette circonstance, l'avion n'est plus suffisamment soutenu dans les airs et le pilote risque de perdre le contrôle de son appareil. Si le Nacht Jaeger n'avait pas décroché, le Lysander transportant Dumais et Labrosse aurait probablement été abattu.

21. L'aéronef enlisé fût finalement tiré d'affaire grâce à l'aide de cultivateurs qui remorquèrent l'appareil avec leurs chevaux.

l'appareil pour cible sans jamais réussir à l'atteindre. Malgré ces trois tentatives infructueuses, les responsables de l'opération, avec l'accord de Dumais et Labrosse, envisagent toujours l'atterrissage plutôt que le parachutage « jugé comme la moins bonne manière d'entrer en France » par Langley lui-même. Finalement, la détermination porte ses fruits puisque le 19 novembre 1943, trois aéronefs décollent de nouveau de l'aérodrome de Blighty, se dirigeant vers le Nord de la France²². Après confirmation en code Morse de la part des résistants, l'atterrissage s'effectue avec succès et les deux hommes sont enfin en territoire ennemi. Ces derniers doivent maintenant composer avec les maquisards des Forces françaises de l'intérieur et éviter toutes frictions avec eux. Cependant, l'angoisse de l'infiltration provoque chez Labrosse une légère perte de sang froid et une première tension avec un résistant. En effet, au moment de décharger le matériel, l'homme s'en prend verbalement à un maquisard qui voulait à tout prix l'aider à transporter sa radio. Le résistant comprend alors que l'agent est à cran et a la sagesse de ne pas insister. Cette anecdote, sans gravité, montre que s'infiltrer dans un pays à la culture différente peut parfois s'avérer difficile, mais que, pour le bien de la mission et la sécurité de tous, les hommes doivent mettre leur susceptibilité de côté afin de ne pas froisser leurs compagnons d'armes. Ainsi Labrosse s'excusa auprès du résistant et reprit son calme habituel.

22. La diversité des sources n'a pourtant pas permis de définir avec certitude l'emplacement exact où les deux hommes ont atterri. Cependant, il semblerait que l'atterrissage se soit effectué dans la région de Chauny à environ 130km de Paris.

III. L'élaboration du réseau à Paris

Les petits groupes de résistants maintenant accompagnés des deux agents canadiens quittent le terrain et arrivent au pied de trois camionnettes, une pour chaque groupe. Le véhicule, alors composé de Dumais et Labrosse, roule quelques kilomètres jusqu'à arriver dans le hangar d'une grange qui est aussitôt fermée. Après quelques minutes d'attente dans l'obscurité, un sifflement provenant de la maison se fait entendre et les deux agents peuvent rentrer à l'intérieur tandis que les maquisards font le tour des fenêtres, ce qui n'est pas pour déplaire à Dumais, jugeant le groupe extrêmement prudent. L'homme profite de cette soirée pour féliciter les résistants de leur comportement et du bon déroulement de l'opération d'atterrissage²³. Après quelques jours d'attente dans les environs de Chauny, les deux hommes sont conduits à Paris et prennent contact avec « Madame Georges »²⁴ au 6 rue des Capucines. Cette femme, heureuse d'avoir enfin affaire à des envoyés de Londres avec des moyens matériels conséquents, emmène les deux hommes à Rueil Malmaison et les présente à son assistante Suzanne sous de fausses identités, à savoir Armand (Dumais) et Marcel (Labrosse). « Madame Georges » révèle que, dans sa petite organisation, de nombreuses arrestations ont eu lieu et que, elle et son assistante, comptent parmi les dernières personnes à continuer les opérations. Aux yeux de Dumais, les deux femmes apparaissent comme des personnes courageuses mais dénuées de toute notion de sécurité. Selon lui, si des

23. Aucune des sources n'indique clairement de quel groupe de résistants il s'agit ici. L'identification de leur chef n'est pas possible non plus. Nous savons seulement qu'il s'agit d'un homme âgé, directeur d'une importante sucrerie à Chauny.

24. « Madame Georges » est le pseudo de Lucienne Christine Bodin, qui avait logé un bon nombre d'aviateurs à la demande d'un ami et qui avait fini par en envoyer un grand nombre dans le Sud malgré les conditions difficiles.

arrestations avaient eu lieu, d'autres allaient arriver. Il fallait donc tout réorganiser sur des bases plus solides afin de constituer un réseau sûr, doté de divisions indépendantes les unes des autres ; à savoir un groupe de recherches et de récupérations et un groupe d'hébergements et de convoyages vers le lieu d'évacuation. Après une première tentative, infructueuse, de contact avec Londres, les deux hommes décident de se rendre en Normandie afin de réduire de moitié la distance les séparant de l'Angleterre. Avant cela, ils fixent un rendez-vous à Paris avec les deux femmes qui les avaient accueillis et qui avaient dévoilé appartenir au réseau Samson²⁵. Dumais souhaite connaître les contacts des deux femmes afin d'éliminer les éléments non fiables tout en répartissant les différentes tâches selon les possibilités de chacun. Tout cela dans le but d'organiser les bases d'un nouveau réseau, mais également de donner « un cours très bref de sécurité à Christine et Suzanne pour qu'elles aient un commencement de formation professionnelle »²⁶. Malheureusement, en arrivant à leur rendez-vous, les deux canadiens ont la mauvaise surprise de voir un papier glissé sous la porte par un anonyme et indiquant « Christine et Suzanne ont été arrêtées. Partez vite »²⁷. La mission Shelburn ne commence pas aussi bien qu'elle avait été imaginée et les deux agents se trouvent pris de cours par cette arrestation de leurs contacts initiaux. C'est ainsi que Labrosse propose à son acolyte de retrouver un de ses amis parisiens qu'il a connu lors de la mission Oaktree et qui se nomme Paul Campinchi. Septique, Dumais avoue à Labrosse que les services britanniques ont classé le français parmi les suspects dans le cadre de la trahison

25. Ce réseau fut créé en avril 1943 par Robert Masson, agent du service de renseignement Air et parachuté en France afin de mettre sur place un réseau de Résistance.

26. Voir l'ouvrage de Dumais : *Un canadien français face à la Gestapo*.

27. Aucune information n'a permis de savoir ce qu'il était advenu des deux femmes.

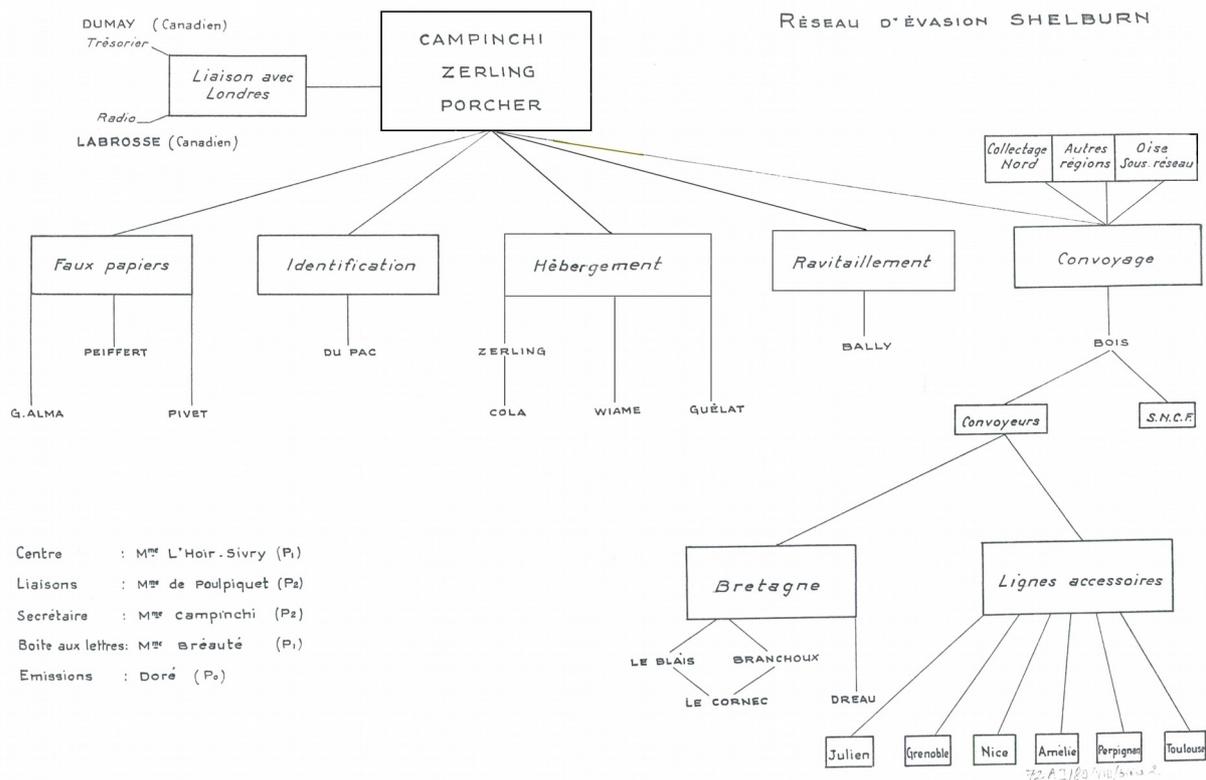
ayant conduit à l'échec d'Oaktree²⁸. Le radio se porte malgré tout garant du patriotisme de Campinchi et s'en va le chercher dans Paris. En racontant comment il a échappé à la Gestapo, le Français ne se montre pas tendre avec son ancien chef, Val Williams, qui a, selon lui, commis les pires imprudences lors de la mission Oaktree. Au départ septique, face à l'idée de recommencer un travail de recherche et d'hébergement d'aviateurs à Paris, Campinchi accepte devant les arguments de son ancien camarade qui insiste alors sur la notion de sécurité très chère à Dumais.

Campinchi prend donc en charge le département de la Seine et plus, si nécessaire. C'est à lui de constituer les maillons de la chaîne parisienne avec l'aide de ses camarades encore en service malgré l'échec d'Oaktree.

Ainsi, son analyse le conduit à prévoir quatre groupes principaux que nous pouvons distinguer sur l'organigramme²⁹ présent à la page suivante (le groupe des faux papiers fait, en réalité, partie du groupe d'identification).

28. Alors que tous les membres de la branche parisienne du réseau Oaktree avaient été arrêtés, seul Campinchi s'en était tiré. Aux yeux du SOE, cela pouvait donc vouloir dire que c'était le traître qui avait vendu le réseau aux allemands.

29. L'organigramme présente la structuration du réseau dans les grandes lignes, de Paris jusqu'en Bretagne en passant par les « lignes annexes ». Si, ici, la partie parisienne nous intéresse plus particulièrement, ce schéma peut être également utilisé pour mieux appréhender la structure du réseau en Bretagne.



Organigramme du Réseau Shelburn élaboré par l'historien Roger Huguen et conservé aux archives nationales sous la cote 72AJ/80. Ce document met également en avant l'organisation plouhatine ainsi que les « lignes » de rechange que nous verrons plus loin dans le développement.

Dans un premier temps, il s'agit de l'équipe de dépistage (identification) dirigée par Monsieur Du Pac. Cette dernière doit recueillir tous les renseignements sur les lieux de refuge d'aviateurs, effectuer une reconnaissance exacte de ces derniers, effectuer une prise de contact avec leurs logeurs, et établir de fausses pièces d'identité. Cela concerne donc ceux qui recherchent les aviateurs, à savoir les imprimeurs, les photographes et les interprètes interrogateurs. Ce dernier poste est la priorité de Campinchi qui, dans un premier temps, doit trouver quelqu'un de parfaitement bilingue afin de communiquer avec les évadés anglais et américains.

La seconde équipe est celle des convoyeurs dirigée par Bois. Cette équipe est concernée par tous les déplacements quels qu'ils soient. Il faut notamment pour cela avoir des antennes au sein de la S.N.C.F. Lorsque le convoyeur a connaissance des voyages à accomplir, il devient entièrement responsable de l'opération à exécuter. Il est cependant appuyé par le groupe de dépistage qui lui fait prendre contact avec les aviateurs.

Le troisième groupe est le groupe d'hébergement constitué de quatre chefs d'équipe (qui eux - mêmes gèrent entre 10 et 15 logeurs³⁰) mais dont le principal est Marie Rose Zerling³¹ (chef logeur désigné par Campinchi). Zerling réceptionne les aviateurs amenés par les convoyeurs et les remet aux mains des logeurs. C'est lui qui effectue les tournées régulières afin d'amener argent, provisions, papiers, vêtements, etc. Une fois l'opération lancée, c'est une fois de plus le chef logeur qui récupère les aviateurs et qui les remet aux mains des convoyeurs chargés de les emmener en Bretagne. Ce chef logeur est l'un des maillons les plus importants de l'organisation parisienne. Il dispose d'une centaine de logeurs, d'importants stocks de vivres et de vêtements, et est le seul responsable des aviateurs pendant tout le temps de leur hébergement. Bien souvent, un même aviateur est déplacé et relogé chez d'autres membres du réseau, afin de dissiper les soupçons éventuellement émis par la Gestapo. Les transports de ces aviateurs au sein même de Paris se font souvent en métro où le risque est grand car la Gestapo y a des agents en civil pour débusquer les comportements suspects.

Enfin, le dernier groupe est celui du ravitaillement mené par Bally. C'est ce groupe qui est chargé de l'achat des

30. Voir côte 72AJ/80, dossier n°8 conservée aux archives nationales.

31. Zerling, de son nom de code Claudette a par ailleurs laissé un rapport sur l'aide qu'elle a apportée aux aviateurs Alliés. Ce rapport est consultable aux archives nationales sous la côte 72AJ/80 – pièce n°3.

denrées nécessaires aux aviateurs. Chose évidemment peu aisée au vu du contexte de rationnement sous l'occupation. Les denrées sont remises entre les mains du maître logeur, qui, nous l'avons vu, se charge de les remettre aux évadés. D'autres sections sont nécessaires à la bonne marche du réseau mais restent complémentaires. Des groupes de liaison radio sont mis en place, ainsi qu'un laboratoire pour la réparation des postes émetteurs.

Toute organisation résistante spécialisée dans l'évasion, qui n'a pas effectué seule les quatre opérations principales que nous venons de voir, n'est pas un réseau mais un sous - réseau. Ainsi, certains sous - réseaux appuient la mission Shelburn de part leurs recherches. C'est le cas d'une équipe de dépistage qui opère dans le Nord - Pas de Calais, ou du sous - réseau Alsace³² qui opère dans l'Oise. S'ajoute à cela un assez grand nombre de petits organismes, de groupements et "d'isolés" qui, à l'occasion, n'hésitent pas à recueillir les aviateurs en danger. En dehors des équipes d'embarquement en Bretagne et de l'ossature parisienne, les secteurs ne sont pas géographiques. C'est à dire que les groupes plus isolés que nous venons de citer peuvent être disséminés dans le pays en fonction des besoins.

Concernant le réseau sur Paris, hormis les personnes citées sur le schéma que nous avons vu, très peu de membres sont connus, Campinchi changeant fréquemment les hébergeurs pour éviter la Gestapo. Alors, si les rouages d'une telle organisation ont été préparés par Dumais, c'est bien Campinchi qui organise le réseau parisien, avec des structures indépendantes les unes des autres. Cette collaboration entre un homme riche en idées et

32. D'abord réseau à part entière et créé en mars 1943 par Gilbert Thibault, le réseau Alsace récupère soldats et officiers qu'il convoie vers l'Espagne. Cependant, par manque de soutien financier et sans relais efficaces pour diriger les évadés vers l'Espagne, Gilbert Thibault oriente les hommes qu'il récupère vers le réseau Shelburn. Ainsi, le réseau Alsace devient un sous - réseau et figure comme un « poste avancé » du réseau Shelburn dans le Nord Est de la France.

extrêmement vigilant à la sécurité du réseau et un homme imprégné de la vie des réseaux clandestins est l'un des éléments permettant la réussite de Shelburn. Cette réorganisation ne s'effectue cependant pas sans problèmes. En effet, cloisonner les différents groupes se révèle être assez difficile puisque le recrutement se fait bien souvent entre amis qui se connaissent. Alors, si les activités respectives sont effectuées dans la plus grande discrétion, ces personnes poursuivent leur vie quotidienne et échangent bien souvent des propos devant rester secrets. Cette coexistence sociale peut mettre en péril le réseau puisqu'elle peut déboucher sur des arrestations en chaîne au cas où une seule personne serait arrêtée et livrerait ses camarades sous le coup de la torture. Deux semaines se sont alors écoulées depuis le début de la mission Shelburn et l'atterrissage des deux canadiens en France. Paul Campinchi a déjà mis à exécution les plans décidés en commun avec les agents. Le recrutement des maillons de la chaîne parisienne s'est effectué sans soucis, pour peu que les nouveaux agents aient la certitude de travailler du côté des Alliés et, à la même occasion, pour leur pays.

Les recherches d'aviateurs ont d'ors et déjà commencé. Il ne reste plus qu'à Labrosse et Dumais de se rendre en Bretagne afin d'organiser la chaîne d'évasion locale.

Chapitre Second : Une structuration locale et le début des opérations

I. La mise en place de Shelburn à Plouha

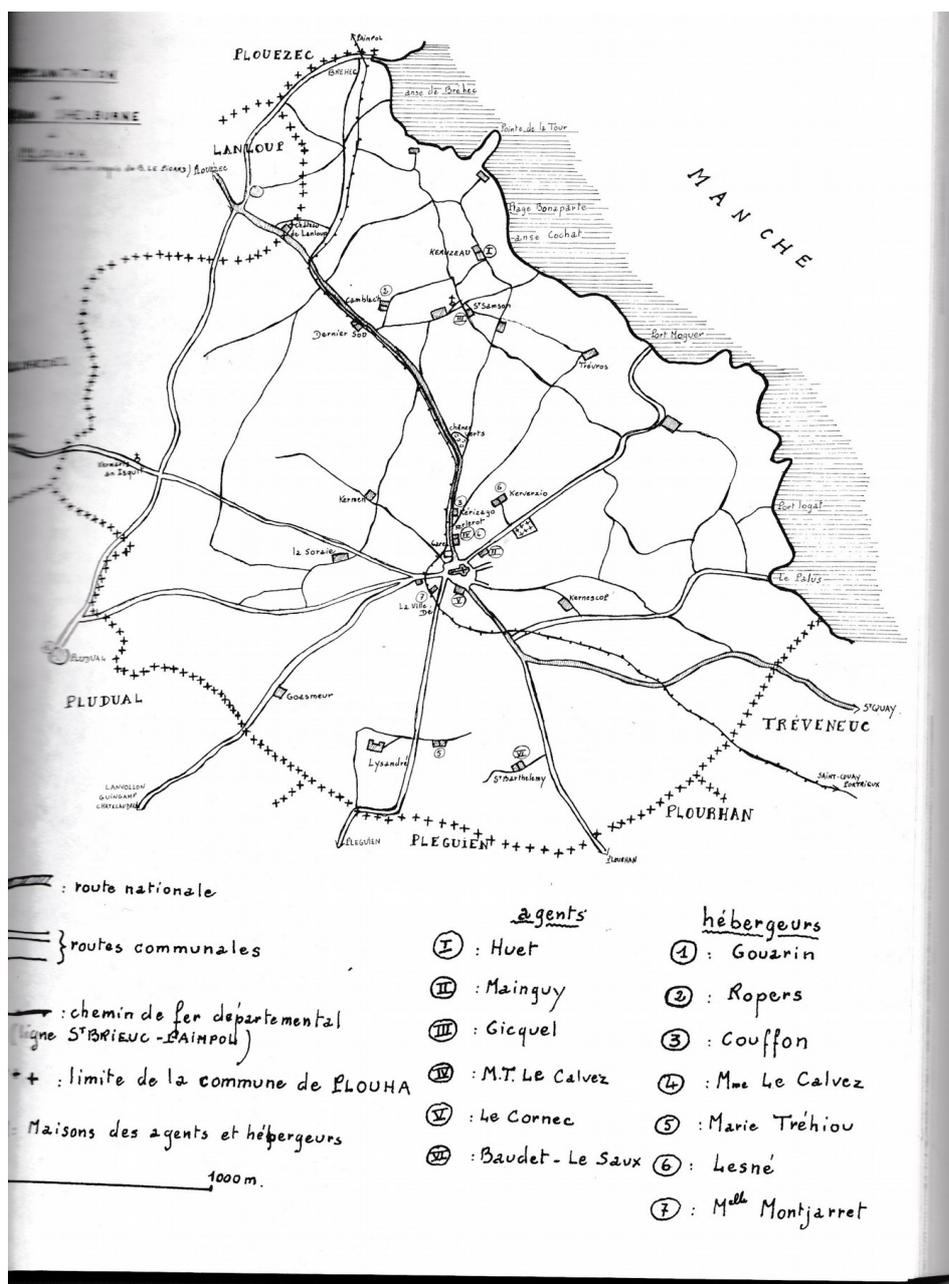
La petite ville de Plouha ainsi que ses alentours n'a pas attendu l'arrivée d'agents du SOE pour mettre en place une certaine forme de résistance. En effet, dès 1940 et la défaite, la région bretonne et les Côtes-du-Nord (aujourd'hui les Côtes-d'Armor) sont la source de nombreux actes de résistance. François le Cornec fait partie de ces personnes qui choisissent de résister. En 1940, il est fait prisonnier et envoyé en Allemagne. Là - bas le Plouhatin réussit à falsifier son livret militaire. Il se fait naître en 1900 plutôt que 1905 et s'attribue ainsi la qualité d'ancien engagé volontaire en 1918³³. Le Cornec en profite également pour s'adjuger le métier de cultivateur d'une surface de trente hectares, cela dans le but d'être renvoyé en France. En effet, les allemands ont un besoin conséquent de tous les agriculteurs français dans leurs champs afin de nourrir leurs troupes d'occupation. Le subterfuge ayant réussi, le plouhatin est de retour en France au mois de novembre 1941 avec la ferme intention de rejoindre l'Angleterre. Après avoir passé quelques jours à Brest dans l'espoir de trouver un bateau, le breton comprend qu'il est impossible pour lui de rejoindre le Général de Gaulle. Malgré tout, s'il ne peut pas passer en Angleterre, le Cornec ne se résigne pas pour autant et rentre à Plouha pour créer un groupe de Résistance, chose

33. Cette précision est importante car les allemands s'avéraient être plus souples envers les anciens combattants de 14-18.

peu aisée à ce moment de la guerre. Dans ce secteur des Côtes-du-Nord, aucun journal clandestin ne circule, et il est impossible de communiquer avec Londres. Le Cornec commence à chercher des hommes qui, comme lui, veulent lutter contre l'occupant. La première recrue est un dénommé Joseph Mainguy (alias Job), capitaine de la marine marchande appartenant à une compagnie maritime de La Rochelle. C'est vers janvier 1942, peu de temps après son retour, que Le Cornec a l'occasion de s'occuper d'aviateurs. Deux d'entre eux se présentent chez son père sans savoir où aller. Au bout de trois semaines, le plouhatin réussit à entrer en contact avec un illustre inconnu qu'il a entendu parlé anglais dans un bar. Une fois les aviateurs confiés à cet homme³⁴ qui se présente comme un agent canadien, Le Cornec considère qu'il a participé à sa première évasion d'aviateurs. Jusqu'à l'été 1942, le breton récupère ici et là plusieurs évadés qu'il confie aussitôt au canadien qu'il croise toutes les semaines. Il convient de préciser qu'à partir de la troisième évasion, l'inconnu lui a montré une photo d'une embarcation des douanes françaises escortée par une corvette anglaise. La photo, marquée de la mention « *Secret* », avait pour but de rassurer le français dans ses démarches et de lui donner confiance. Une année s'est écoulée lorsqu'en mars 1943, Le Cornec récupère un aviateur texan du nom de Martin. Il décide alors de le confier à Jean le Lionnais, garagiste à Plouha, qui emmène l'américain jusqu'à Saint-Quay-Portieux. C'est ainsi que Le Cornec est mis en contact avec la mission Oaktree fraîchement mise en place par Val Williams (alias Guillaume). C'est lors de cette période que le breton fait la connaissance de son futur chef, Labrosse,

34. Nous noterons ici que Le Cornec voulait résister, mais qu'il n'avait aucune idée de la méthode à employer. En effet, il a eu l'audace de confier des aviateurs à un inconnu qui aurait pu être à la solde des allemands. La notion de sécurité n'étant pas encore bien claire pour lui, le breton a eu extrêmement de chance. Tout aurait pu s'arrêter dès le commencement, le concernant.

radio de Guillaume. Malgré tout, et nous l'avons vu, l'arrestation précoce de Val Williams ne permet au réseau de Saint-Quay-Portieux de continuer les opérations, malgré une tentative d'exfiltration par la plage de Palus, près de Plouha. Il faut donc attendre novembre 1943 pour que de nouveaux contacts s'opèrent.



Situation géographique du secteur de Plouha en 1944. Croquis issu du fond d'archive de Roger Huguen, présent aux archives des Côtes D'Armor sous la côte 68J3.

A Paris, alors que le réseau Shelburn se met en place, Labrosse et Dumais décident que les évasions d'aviateurs auront lieu dans le cadre de l'opération Bonaparte, désignée comme l'opération la plus facile et raisonnable selon Dumais. Il faut donc, avant d'entreprendre une quelconque évasion, avoir un contact local. Campinchi se souvient du docteur André le Balc'h qui a participé à l'opération Oaktree en hébergeant notamment Labrosse pour ses émissions radios et qui habite à Plouézec, petit village côtier proche de Plouha. Un avantage, non négligeable, est que Plouézec se situe en zone côtière interdite par les allemands. Ainsi, Le Balc'h, autorisé à circuler dans cette zone de part son statut de résidant, peut servir « d'avant poste » concernant les opérations.

Les deux agents canadiens, pourvus d'*Ausweis* que Campinchi leur a fournis, décident de se rendre en Bretagne dans la clinique du docteur Le Balc'h. Ce dernier, pour ne pas intriguer les habitants du coin, présente les deux hommes comme deux confrères venus se reposer en Bretagne³⁵. Dumais est ainsi docteur diplômé tandis que Labrosse se fait passer pour un étudiant en médecine vendant du matériel médical et électrique. Cette particularité lui permet de camoufler son poste radio dans une trousse médicale. Après quelques jours, Le Balc'h se rend chez Henri Le Blais, chargé de l'office des céréales dans les Côtes-du-Nord en tant que délégué, et qui, pour exercer sa fonction, possède un *Ausweis* permanent. Le sentant patriote (Le Blais est déjà membre du Front National), Le Balc'h lui demande clairement s'il accepte de travailler pour la « bonne cause » en hébergeant deux

35. Dans son ouvrage *Par les nuits les plus longues*, Roger Huguen relate une anecdote concernant cette visite des deux hommes. En effet, au cours d'une reconnaissance du littoral, Dumais fut sollicité par un agriculteur car sa femme était sur le point d'accoucher. Cela paraissait naturel puisque Dumais avait été présenté comme médecin. Heureusement pour le canadien, le médecin accoucheur arriva sur place avant que Dumais n'est à faire quoi que ce soit. Ce qui lui évita de se faire démasquer.

agents canadiens. La réponse étant positive, Dumais et Labrosse se rendent chez l'homme et lui expose la mission et leurs projets concernant l'opération Bonaparte. Il s'agit de trouver dans la région située entre Saint-Quay-Portieux et Plugrescant, une plage qui peut permettre l'évasion d'agents et aviateurs Alliés, en sachant que la Royal Navy a déjà une option sur l'Anse-Cochat proche de Plouha. Connaissant peu ce secteur, Le Blais renvoie les deux hommes vers Adolphe le Trocquier, instituteur à Pludual qui connaît beaucoup de personnes à Plouha et qui est en mesure de contacter les résistants locaux.

A Plouha, une organisation de résistance relevant du Front National est déjà en place avec, à sa tête, François Le Puluard. L'activité de cette organisation se limite jusque là à des distributions de tracts, à des inscriptions patriotiques sur les murs ou encore à l'aide aux réfractaires du STO. Le choix de l'Anse-Cochat par la Royal Navy doit permettre à cette organisation de s'illustrer, elle qui est mobilisée et qui est en mesure d'effectuer des actions plus importantes. Le Puluard, se sentant trop faible au vu de son âge pour jouer un rôle actif, c'est François le Cornec qui est approché par Le Trocquier. Ce dernier lui demande s'il accepte de faire partie d'un groupe d'évasion d'aviateurs. Le Cornec accepte sans hésiter, lui qui, nous l'avons vu, a déjà été en contact avec la mission Oaktree début 1943 et qui est heureux de pouvoir se distinguer à nouveau.

Ainsi, c'est sous la direction du plouhatin que la chaîne d'évasion se met en place dans les Côtes-du-Nord. La première tâche à laquelle s'attelle le groupe de résistant consiste à rechercher la plage demandée par Dumais, celle faisant partie de l'Anse-Cochat et qui serait idéale pour devenir un point de rencontre entre la Royal Navy et les évadés. C'est Le Cornec et Mainguy qui se chargent de

parcourir le littoral en se rendant d'abord à la Pointe de Plouha, lieu situé entre Le Palus et Port-Moguer. Malheureusement l'endroit ne semble pas convenir d'abord à cause des forts courants de marée, mais aussi à cause d'une côte en eau profonde, peu propice à l'approche de diverses embarcations. De plus, un poste de surveillance côtière allemand se trouve à quelques centaines de mètres de la Pointe de Plouha. Face à cette déconvenue, Pierre Huet, un membre du groupe, suggère de se rendre sur le flanc nord de l'Anse-Cochat, au « Sous Keruzeau », où un éboulement de la falaise permet un accès plus facile³⁶ vers la plage. Un croquis à grande échelle de la baie est alors effectué par tous ces hommes connaissant la région depuis leur enfance, puis est envoyé à Londres afin d'avoir une confirmation de la part de l'Amirauté. Après cette reconnaissance, les hommes en viennent à discuter de la manière dont doit être entreprise l'arrivée des aviateurs. Ces derniers doivent effectuer le trajet Paris-St Brieuc en train, accompagnés de guides parisiens. De St Brieuc, des agents bretons prennent le relais pour les convoier jusqu'à Plouha par le train départemental. Il est important que les évadés n'arrivent pas à Plouha en plein jour. En effet, dans cette petite ville, le moindre inconnu est vite repéré par la population. Par conséquent il est important de créer un centre d'accueil à St Brieuc afin d'héberger les aviateurs de leur arrivée le matin, jusqu'à leur départ le soir vers Plouha. C'est Henri Le Blais qui se charge de l'accueil dans cette ville, lui qui possède un grand nombre d'amis parmi les briochins membres du Front National. Chaque minute compte en cette fin d'année 1943, les aviateurs vivent cachés, traqués, et plus vite ils seront rapatriés en

36. Un accès plus facile mais tout de même extrêmement dangereux. La falaise atteignait à certains endroits près de 60 mètres de haut. Au moment de la reconnaissance, la descente parut difficile à Lucien Dumais qui déclara « qu'ils n'avaient pas le choix, même si cela impliquait de descendre en glissant sur le dos et en s'agrippant aux ronces ». Voir l'ouvrage déjà cité p.17 : *Un Canadien français face à la Gestapo*.

Angleterre, mieux ça vaudra pour tout le monde.

Au mois de janvier 1944, l'organisation étant déjà bien en place, Dumais avertit Londres que les préparatifs de l'opération Bonaparte sont terminés. C'est maintenant au M.I.9 de préparer le nécessaire (argent, appareil radio) qui sera transmis à Labrosse lors de la première évasion. Un bon nombre d'aviateurs ayant été récupérés par l'organisation Campinchi, autour du 15 janvier, Dumais envoie un message à Londres demandant le déclenchement de l'opération. Une fois l'accord obtenu (le soir même), le premier envoi d'aviateurs vers St Briec est entrepris.

Le premier convoi est le plus important. Un seul faux pas et le château de cartes s'effondrerait dans les jours qui suivraient. A ce moment là, le doute est très présent chez les chefs de la mission. Il est permis de penser qu'une telle entreprise s'avère complètement folle. Faire voyager de jeunes gens ne parlant pas un mot de français paraît insensé, et pourtant, il le faut. Les logeurs parisiens conduisent donc les « colis³⁷ » jusqu'à la gare Montparnasse où ces derniers sont confiés à des guides. Le premier voyage jusqu'à St Briec s'effectue sans problème particulier. En revanche, c'est à l'arrivée que des tensions ont lieu. En effet, c'est ici qu'a lieu le moment crucial des contrôles d'identité effectués par les gendarmes français assistés de *Feldgendarmen*. Les deux premiers pilotes acheminés vers la Bretagne sont par ailleurs arrêtés car ils sont démunis d'attestation de résidence. Les guides parisiens abandonnent ensuite les évadés à des agents locaux qu'ils reconnaissent par un détail vestimentaire. L'heure d'arrivée est le matin car, à quatre heures et demie, la gare de St Briec est déserte et la surveillance moins active qu'en début d'après-midi où la gendarmerie est

37. Le terme « Colis » était fréquemment utilisé par les membres du réseau pour désigner les aviateurs.

extrêmement nerveuse devant la foule passant les contrôles de la gare. Ainsi, si les deux premiers colis ont été arrêtés, la suite se déroule sans problème particulier.

Une fois sur place, les aviateurs sont conduits chez des hébergeurs briochins où ils goûtent à un peu de repos jusqu'à dix-sept-heures, moment du départ du train jusqu'à Plouha. Arrivant par groupes de deux ou trois, menés par des jeunes filles travaillant à l'Office des céréales (susceptibles de moins attirer l'attention), les évadés sont pris en charge par des membres du réseau Plouhatin, tel que Pierre Huet, Joseph Mainguy, où encore Marie Thérèse le Calvez qui les conduisent chez différents hôtes. Là, en attendant l'opération, l'hébergement peut durer plusieurs jours. Ceci n'est pas sans poser un problème de ravitaillement. En effet, à Plouha et comme dans toute la France occupée, les restrictions sont sévères. Les hébergeurs doivent alors se débrouiller pour trouver de quoi ravitailler les évadés. Marie Thérèse Le Calvez, dont sa mère est hébergeuse, réussit à se faire embaucher comme secrétaire au syndicat agricole, ce qui lui permet de dénicher ici où là de quoi nourrir les aviateurs.

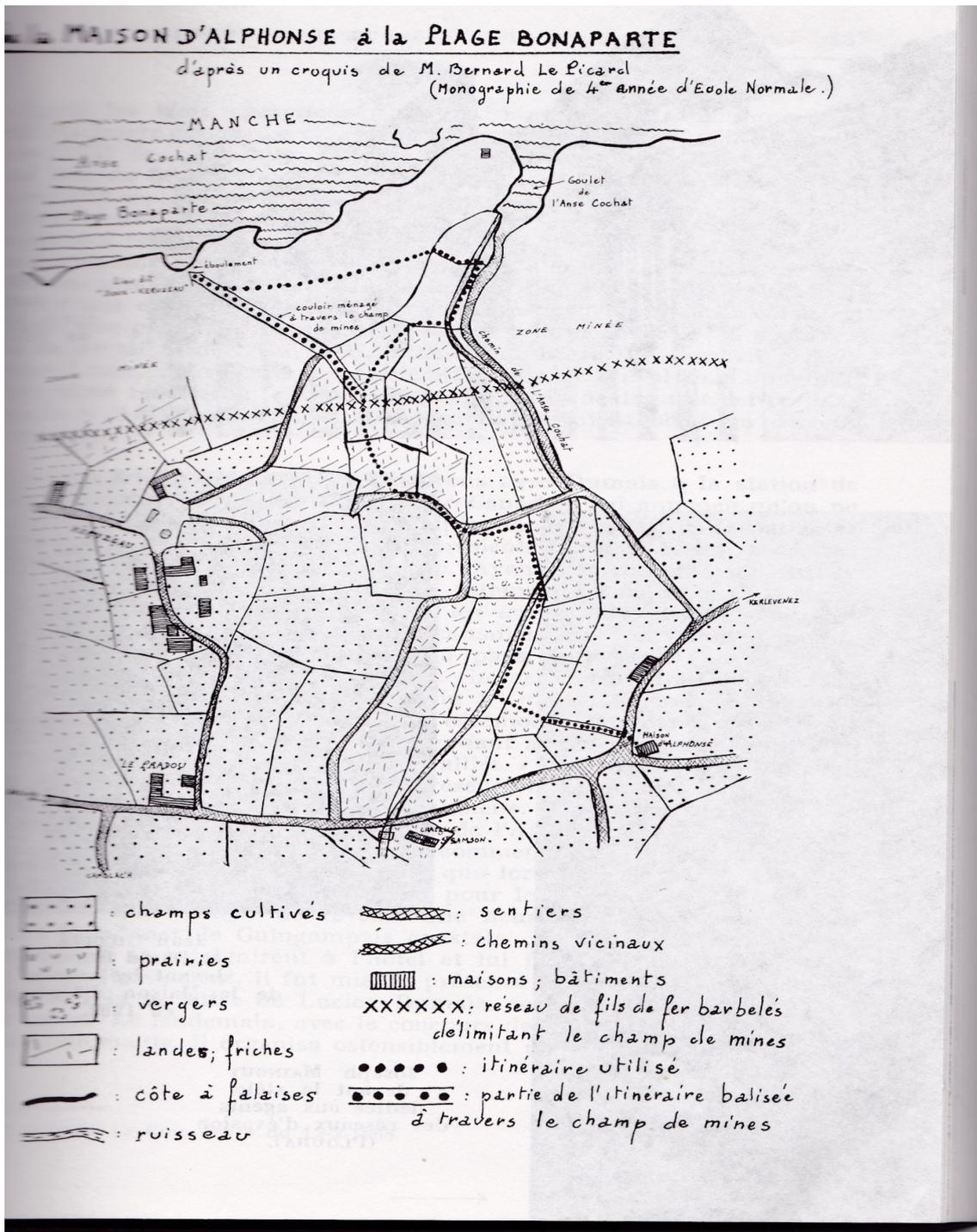
Au bout de quelques jours, Mlle Monjarret, une des logeuses, prévient Le Cornec que deux hommes qu'elle garde chez elle désirent entrer en contact avec lui. C'est ainsi que le breton, une fois arrivé à la ferme, se trouve en présence de deux individus dont un se présente sous le nom de Val Williams. Ce dernier explique qu'il s'est évadé de la prison de Rennes le 20 décembre 1943, se fracturant au passage la jambe, et qu'il désire rejoindre l'Angleterre au plus vite. Se trouver à Plouha dans l'attente d'une exfiltration relève du miracle pour l'homme d'origine russe. Cependant sa présence n'est pas sans poser problème. En effet, un homme activement recherché par la

police, présent à Plouha, ne peut que mettre en danger le réseau tout juste naissant. Ainsi, la question de savoir ce qu'il allait advenir pose problème chez les résistants locaux. Les hommes envisagent même une suppression pure et simple, mais finissent par faire confiance à Val Williams, le laissant se reposer en attendant le début de l'opération.

II. Le bon déroulement d'une opération : L'exemple de la première évasion (28/01/1944)

Cette première opération tarde à venir. En effet, les conditions météorologiques s'avèrent être assez défavorables. Le vent souffle trop violemment et l'état de la mer empêche toute traversée par un navire de la Royal Navy. Les résistants se trouvent à l'écoute de la BBC tous les soirs et c'est pendant plusieurs jours d'affilée qu'ils entendent le message « Yvonne pense souvent à l'heureuse occasion », repoussant à chaque fois l'opération de vingt-quatre heures. Malgré tout, le vendredi 28 janvier 1944, lors d'une nuit sans lune, Dumais et Labrosse penchés sur le poste radio, vers 20h15, heure de diffusion de l'émission « les Français parlent aux Français » entendent enfin, et avec joie, le message les concernant. « Bonjour tout le monde à la Maison d'Alphonse » signifie que l'opération peut enfin avoir lieu, le soir même. Alors que l'on peut imaginer, qu'à l'écoute de ce message, la corvette anglaise est déjà en route vers la côte bretonne, Dumais se charge de prévenir les guides afin que chacun d'entre eux amène leurs colis au point de rassemblement, à savoir la maison de Jean Gicquel, située non loin de la plage Bonaparte, au lieu - dit Saint-Samson. Ainsi, dans le silence le plus total,

divers groupes de 3-4 personnes quittent les demeures plouhatines et se dirigent vers le point de rassemblement en prenant garde de ne pas alerter les patrouilles allemandes, qui sillonnent la région dès le début du couvre-feu. Tous arrivent sans encombre à la demeure mise à disposition du réseau, qui est surnommée dès la première opération la « maison d'Alphonse » en référence au message de la BBC. Juste derrière la maison qui est à égale distance entre Saint Samson et Kerlevenez, se trouve un sentier donnant accès aux prairies qui font alors partie de l'itinéraire pour se rendre à la plage.



Sentier allant de la maison d'Alphonse jusqu'à la plage Bonaparte, utilisé par les résistants et évadés les soirs d'opération. Plan issu du fond d'archive de Roger Huguen, présent aux archives des Côtes D'Armor sous la côte 68J3.

Après un discours de Léon les mettant en garde sur les multiples dangers³⁸ qu'ils doivent éviter lors de l'exfiltration, la petite troupe entame une marche exténuante à travers les prairies boueuses et parfois inondées. Une fois arrivés à la falaise, vers minuit, Pierre Huet et Joseph Mainguy sont les premiers à s'engager, eux qui se sont vu confier la reconnaissance des lieux, suivis de la colonne d'évadés. Tandis que la descente s'effectue, parfois par des glissades (la pente était abrupte et faisait environ trente mètres de hauteur), Mainguy reste à mi-hauteur afin d'émettre, à l'aide d'une lampe torche, la lettre « B » à intervalles réguliers³⁹ afin de faciliter l'approche du navire anglais. Un autre code est mis en place en bas de la falaise cette fois, par Marie Thérèse le Calvez. Cette dernière tient allumée une lumière bleue à l'aide d'une lampe torche à laquelle est fixée à l'avant un disque bleu. En cas de grave ennui, le disque bleu doit être remplacé par un rouge qui indique à la corvette de ne pas approcher. Si la plage est assez protégée des regards, le bunker le plus proche est celui de la Pointe de la Tour, à moins de 1200 mètres. Cela inquiète quelque peu Dumais car le navire doit s'approcher à portée de la batterie de 76mm, arme principale du bunker allemand.

Après un peu plus de trois heures d'attente, trois canots s'échouent et une silhouette apparaît. Il s'agit de Patrick Windham-Wright, officier de sécurité du Room 900 qui a travaillé sur les plans de la mission Sheburn. Après l'échange de mot de passe (« Dinan » pour l'officier anglais auquel Dumais répond par « Saint-Brieuc »), le déchargement des chaloupes s'effectue et les résistants

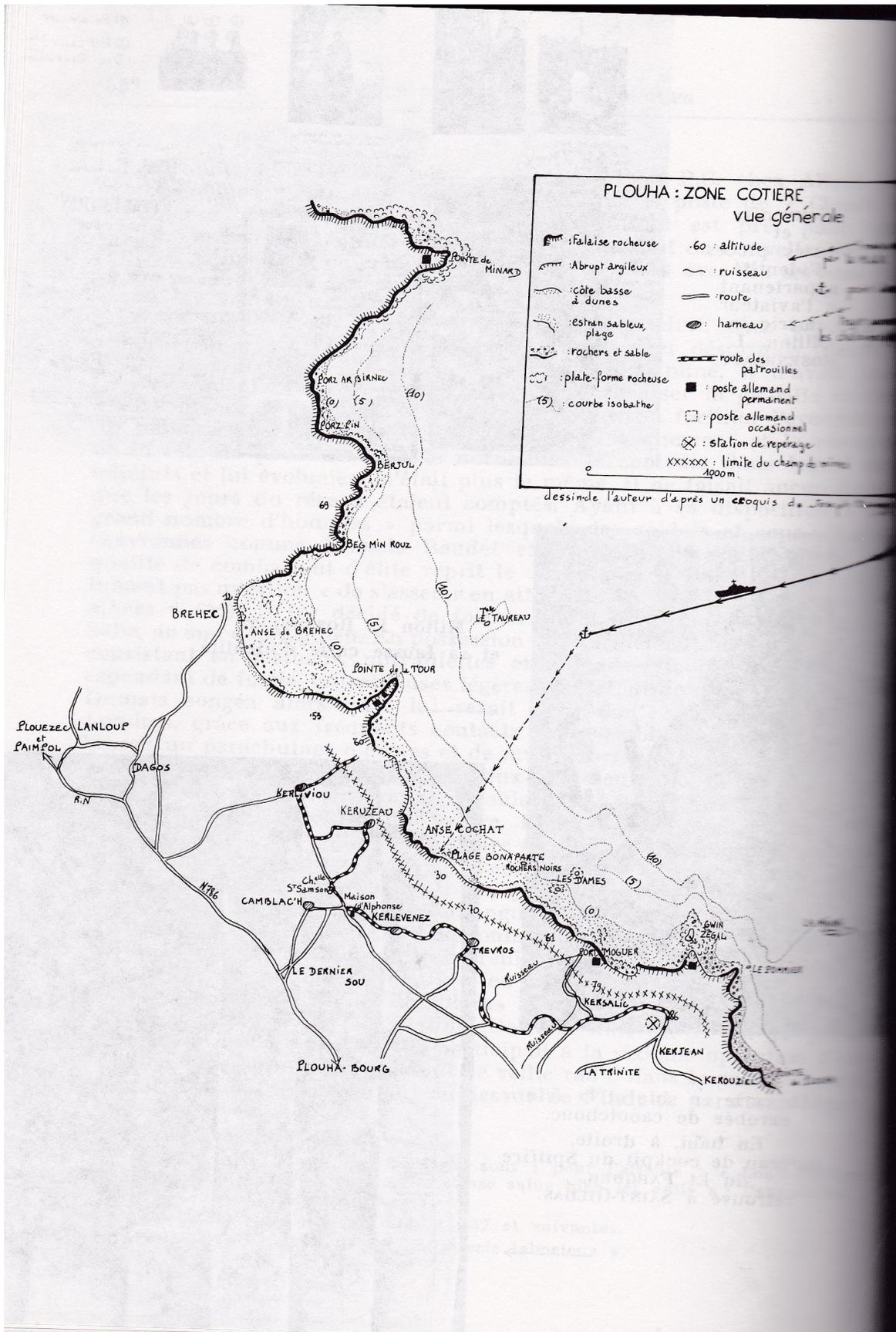
38. Les hommes devaient passer non loin d'un poste de surveillance allemand, mais ils devaient également éviter les patrouilles. Ainsi, Dumais s'attendait à ce qu'en cas d'attaque, les évadés qui sont avant tout des combattants seraient en mesure de riposter, même s'ils devaient le faire avec leurs mains et leurs dents.

39. Faisant face à la mer, le code ne pouvait être distingué par les postes de surveillances allemands faisant face à la côte. De plus, Mainguy avait pris l'habitude de réduire l'angle de visibilité en enroulant du carton à l'avant de la lampe.

français récupèrent les lourdes valises flanquées de l'étiquette « *Bonaparte* » qui leur sont destinées, le tout dans une extrême prudence. Après quelques remerciements et poignées de mains, les canots repartent dix minutes après leur arrivée tandis que les convoyeurs entament leur longue remontée vers la maison d'Alphonse, chargés des lourdes valises et engourdis par leurs vêtements humides. Une fois les canots récupérés, le navire anglais repart en direction de la base de Dartmouth, celle de la quinzième flottille spécialisée dans ce genre d'opération d'évasion.

Il convient ici de faire un point sur l'organisation maritime anglaise concernant les évasions. En effet, dès la fin de l'été 1940, des débarquements d'agents sur le littoral armoricain ont lieu par le biais du SOE. Le commandant Gérard Holdsworth est chargé de mettre en place une organisation spéciale pour les opérations clandestines de ce type. Ainsi naît la flottille D'Helford. Pendant les années 1941-1942, la flottille munie de navires de pêche montés avec des moteurs de navires de guerre, fait passer des hommes et du matériel de grande importance en Bretagne, tout en récupérant de nombreux agents. A partir de juin 1943, et alors que la flottille d'Helford a fusionné avec celle de Falmouth, elle est dotée de navires dont les caractéristiques correspondent idéalement à des approches discrètes le long du littoral, à savoir les Motors Gunsboats (M.G.B), construites à partir de 1941 mais servant jusqu'alors à l'escorte de convoi. De moins de 35 mètres de long et de 5 mètres de large, avec une vitesse moyenne de 20 nœuds, et dotées d'un armement puissant, les M.G.B peuvent se déplacer avec la discrétion souhaitée. Assez rapidement, et au vu des réussites de ce navire, le commandement britannique ordonne la construction de

M.G.B de type 500 qui font leur apparition début 1944. Ces canonnières sont dotées d'un armement plus puissant, mais ce qui fait la différence avec leurs prédécesseurs est un tirant d'eau de 1,25m maximum ce qui leur permet une approche aux abords même du littoral sans risquer de se faire repérer. La flottille de Dartmouth est composée des M.G.B 502 et des M.G.B 503 commandées respectivement par les lieutenants Peter Williams et Mike Marshall. En période de nuit sans lune, la flottille doit se tenir prête pour tout appareillage. Le commandant de bord alerte l'officier de navigation en cas d'ordre de mission et la corvette doit prendre le départ en moins de vingt minutes. David Birkin, le père de la célèbre actrice Jane Birkin, est affecté à l'une des deux M.G.B de Dartmouth en tant que navigateur. Pacifiste de nature, l'homme est enchanté par son poste et par le cadre où les missions doivent se dérouler. Une fois à bord, Birkin étudie avec soin l'itinéraire à prendre, et ce avec l'aide de cartes maritimes de différentes échelles. Il étudie ensuite les marées qui peuvent avoir un impact non négligeable sur le trajet emprunté et qui peuvent par conséquent engendrer l'échec de la mission. Concernant les opérations de la mission Shelburn, la traversée de la manche s'effectue au compas mais avec l'aide de sondeurs à ultra-sons dont sont équipés les M.G.B (mais qui tombaient bien souvent en panne). Enfin, il est primordial de ne pas utiliser les radars une fois les côtes bretonnes assez proches. Cela dans le but de ne pas se faire repérer par les stations de détection mises en place par les allemands le long du littoral.



Zone côtière dans le secteur de Plouha et trajet effectué par la M.G.B lors d'opérations. Plan issu du fond d'archive de Roger Huguen, présent aux archives des Côtes D'Armor sous la côte 68J3.

Les jours propices aux exfiltrations, les corvettes se positionnent entre 17h et 18h à la Baie de Dartmouth, où des essais de canons et armes automatiques sont effectués. Environ quatre heures après avoir quitté la côte anglaise, la corvette se tient à près de 15 milles de l'objectif⁴⁰ (soit plus ou moins 24km). Là, elle réduit le bruit des moteurs à l'aide de silencieux (*dumbflows*). A 8 milles du littoral (environ 12.5 kilomètres), la phase d'approche débute et la vitesse du navire diminue. La traversée de la manche s'est effectuée dans l'obscurité et le silence le plus total. Les coques des navires sont même peintes en rose de façon à rendre les canonnières pratiquement invisibles. Tout le monde à bord est tenu de respecter le plus profond silence. Le sondeur fonctionne en permanence et donne avec précision la profondeur, évitant ainsi au navire de s'échouer. Au fur et à mesure que la côte approche, la tension monte au sein de l'équipage. Les exfiltrations par voie de mer comprennent autant de risques que les exfiltrations par voie aérienne. Elle dépendent fortement des conditions atmosphériques, de l'état de la mer et de la visibilité qui peuvent évoluer durant le trajet. Dès qu'il aperçoit le signal (la lettre « B ») effectué par Joseph Mainguy sur la falaise, le commandant donne l'ordre de mouiller.

C'est à ce moment que les *surfboats* en bois sont mis à l'eau. Ces derniers sont composés de deux rameurs, un barreur, ainsi qu'un officier représentant du M.I.9, responsable des opérations une fois sur la plage. Le *surfboat*, long de 4,3 mètres est extrêmement bien maniable à la rame et en cas de mer difficile, il résiste bien mieux que les canots pneumatiques. Tandis que les

40. Tout cela, si l'on s'en tient à une vitesse de croisière de 18 nœuds, soit 33 kilomètres par heure. Ainsi, lorsque la corvette se trouvait à 24km de l'objectif, elle avait déjà effectué 4h de trajet depuis la baie de Dartmouth, soit environ 132km.

chaloupes s'avancent vers la plage, commence alors l'interminable attente de l'équipage, qui ne comprend pas comment les patrouilles allemandes ne distinguent pas le navire ; alors que de leur côté, ils discernent nettement la lueur des cigarettes des soldats allemands. La durée d'attente est souvent de deux heures mais peut aller jusqu'à quatre heures maximum. Au delà de ce délai, la M.G.B ne peut plus attendre le retour des chaloupes, car il lui faut quitter à temps les eaux ennemies afin d'être assez éloignée au moment des premières lueurs du soleil.

Une fois les chaloupes de retour, la M.G.B remet les moteurs en marche, direction le Nord-Est et un retour en Angleterre. A ce moment, les aviateurs laissent libre cours à leur joie, eux qui ne pensent pas avoir eu affaire à une organisation spécialisée dans l'évasion mais plutôt à un heureux concours de circonstance.

Revenons à notre opération du 28 janvier. Une fois les seize aviateurs évacués, le groupe de résistants ayant remonté la falaise, c'est à la maison d'Alphonse qu'il retrouve Jean Gicquel et un café chaud les réconfortant. Dumais procède alors à l'ouverture des valises de cuir imperméabilisées. Ces dernières contiennent des pistolets colt 12mm et des munitions en quantité, ainsi que des vêtements et chaussures pour les futurs évadés. Il y a également quatre millions placés dans une unique valise, qui sert à assurer les dépenses de fonctionnement du réseau. C'est là, la première erreur que commet Dumais. En effet, ouvrir une valise contenant un tel pactole ne fait qu'étonner le groupe de résistants qui ne comprend pas pourquoi une part ne leur est pas destinée. La somme d'argent fournie par le M.I.9 devait rester secrète, c'était raté. Ce soir là, seul Le Cornec reçoit le règlement dont il a besoin pour certaines dépenses concernant le réseau. Le

reste est gardé et caché par Dumais pour les dépenses futures. Il est important de signaler que les hébergeurs et autres membres du réseau n'étaient pas grassement payés pour leurs actions. Certes, ils recevaient parfois une aide pécuniaire, mais celle-ci ne compensait aucunement les risques qu'ils encouraient. Au sein de la maison des Gicquel, le groupe de résistants commente, analyse et donne son avis sur cette première opération. Le premier embarquement est une réussite. Après avoir entonné une silencieuse *Marseillaise*, les ordres sont d'attendre six heures du matin, à savoir la fin du couvre-feu, pour se disperser. Cette première réussite consolide le moral du réseau. Cependant, il ne faut en aucun cas se relâcher. En effet, dès janvier, les occupants sentent la victoire leur échapper. A l'intérieur du pays, ils se montrent de plus en plus agressifs, redoublent de vigilance et multiplient les arrestations.

III. L'importance de la radio-communication

Cette vigilance allemande prend une dimension importante en ce qui concerne l'écoute radio. Il semble judicieux de s'intéresser à l'importance des radios-communications durant le second conflit mondial, et plus particulièrement à travers l'exemple du réseau que nous étudions. Au fil du conflit, le regard porté par les Alliés quant aux rôles potentiels des résistants évolue. Aux yeux des responsables militaires, il est évident qu'à partir de 1943, la Résistance (et particulièrement la Résistance française) peut avoir une extrême importance dans le renseignement, mais aussi en terme de force combattante capable de prendre part au succès d'un futur débarquement Allié. Il est

donc décidé de porter un œil attentif dans la recherche radio-communicative, nécessaire à un bon fonctionnement des réseaux de Résistance. Ainsi, jamais avant le printemps 1944, les forces Alliées ainsi que la Résistance organisée sur le front occidental n'avaient disposé d'un tel luxe au niveau des moyens de transmissions. Ce luxe dont nous parlons mêle en 1944, à l'orée des premières opérations de la mission Shelburn, une diversité de postes émetteurs permettant des communications fiables, rapides et sûres. Tout ce système ingénieux, sécuritaire et bien réglé est si récent qu'il n'a même pas pu trouvé sa place sur le front nord-africain pourtant propice à l'utilisation de radios dans le désert. Concernant Labrosse, deux types de communications sont régulièrement pratiquées avec Londres. D'abord des liaisons point à point. Ces communications sont effectuées entre des stations fixes installées en Angleterre et des stations mobiles installées quant à elles en France et exploitées par des agents infiltrés tels que Labrosse, qui ont reçu une longue formation avant leur parachutage. Pour des raisons évidentes de discrétion et de transports, les postes dont sont équipés les agents diffèrent de ceux qui équipent les militaires sur le champ de bataille. Bien souvent, ils sont intégrés à une valise de voyageur du même type que sur la photo ci dessous.



Émetteur-Récepteur camouflé à l'aide d'une valise de voyage.

Parfois, les radios peuvent être camouflées dans des boîtiers d'appareils scientifiques et médicaux. C'est notamment le cas lorsque Dumais et Labrosse se rendent pour la première fois en Bretagne chez le Balc'h et qu'ils se font passer pour médecin. Les sources ne sont pas très explicites concernant les matériaux mis à disposition du réseau Shleburn. Cependant, Stephen Hart et Chris Mann⁴¹ indiquent que les agents alliés sont bien souvent équipés d'un poste de type Mark II, d'origine polonaise, puissant mais lourd et repérable. Hormis cet appareil, les agents reçoivent souvent, vers la fin de la guerre, des plus petits postes⁴² de faible puissance et de maniement difficile mais qui peuvent aisément échapper à tout repérage radiogoniométrique. Au sein du réseau, la maintenance et l'éventuelle réparation de tous ces appareils est effectuée par Jean Peiffert, professeur de physique à la faculté de Paris et ami de Campinchi.

Concernant la technique de communication en elle même, le trafic se fait obligatoirement de manière télégraphique : chacun des deux correspondants émettant à la suite l'un de l'autre. Le message est transmis à l'aide du code « Morse » présent ci dessous.

Les lettres et chiffres sont représentés par des combinaisons de points

Lettre	Code	Lettre	Code	Lettre	Code	Chiffre	Code
A	·-·	K	-·-	U	··-	0	-----
B	·····	L	·-···	V	···-	1	·-----
C	-·-··	M	--	W	·--	2	··-----
D	-··	N	-·	X	-··-	3	···---
E	·	O	---	Y	-·--	4	····-
F	·····	P	·-···	Z	-····	5	·····
G	-··	Q	--·-	Point	-·-·-·	6	-·····
H	·····	R	·-·	Erreur	······	7	-----
I	··	S	···	Début	-·-·-	8	·····
J	·-··-	T	-	Fin	·-····	9	-----·

(émission brève), et de traits (émission longue) qui équivalent à trois points.

41. Co-auteurs du Manuel du résistant, édit. Acropole, 2015. Ouvrage qui fait la synthèse de toute la formation reçue par les agents infiltrés, allant des techniques de combat à la radio-communication en passant par l'exfiltration.

42. Petits postes dont étaient jusqu'à présent équipés les parachutistes car résistant mieux au choc lors de la réception au sol.

Pour communiquer, les opérateurs utilisent un interrupteur spécial, le manipulateur, avec lequel ils obtiennent une vitesse d'émission de l'ordre de 350 points par minute, d'où le surnom de "pianistes" qui leur est donné. L'écoute des signaux reçus se fait, elle, par une paire d'écouteurs classiques.

Le chiffrement, et le déchiffrement (conversion du message clair au message chiffré et inversement) sont des opérations très complexes effectuées par une méthode de double transposition⁴³. Toute erreur côté émission ou réception rend alors le message incompréhensible. Il faut environ une heure pour effectuer le déchiffrement d'un message de 400 lettres, et ce pour les plus aguerris.

Le second type de communication concerne, quant à lui, des émissions ouvertes. Un puissant émetteur de la BBC envoie des messages qui peuvent être captés par un récepteur de radio classique. Ainsi, l'information donnée est parfaitement claire et tout à fait audible. Seulement, elle se présente sous forme codée. Cette façon de communiquer est la plus connue, notamment grâce au cinéma⁴⁴. Ainsi, ceux qui écoutent la radio, allemands compris, entendent par exemple le fameux « Pom, pom, pom, poom » qui reprend les 4 premières notes de la 5ème symphonie de Beethoven, pour symboliser en code Morse la lettre V de Victoire : ••• —

Tous ces messages codés ont une signification à usage unique, déterminée à l'avance lors de rares contacts directs

43. La méthode de la double transposition est une méthode assez complexe qui consiste à changer l'ordre des lettres d'un message en construisant des anagrammes, tout cela à l'aide d'une clé (bien souvent trois chiffres). L'objectif est de découper le texte clair en bloc de lettres de tailles identiques et d'effectuer les permutations de lettres avec l'aide de la clé.

Il est difficile d'expliquer clairement cette méthode dans ce mémoire de recherche. Le livre de Gilles Dubertret : *Initiation à la cryptographie*, Vuibert, 2012 est alors une aide précieuse pour mieux comprendre cette thématique.

44. Les phrases citées ci - dessus font partie du mythe de la Résistance et inspirèrent de nombreux réalisateurs tels que Cornelius Ryan dans *Le Jour le plus long*, 1962.

entre les deux émetteurs. « Les sanglots longs des violons de l'automne », message transmis le 4 juin 1944 à 23 heures, donne ainsi l'ordre aux membres de la Résistance française d'effectuer le sabotage des installations téléphoniques et ferroviaires en France. Ce message est suivi le 5 juin, à 20 heures, de la seconde partie des vers du poème de Verlaine : « Bercent mon cœur d'une langueur monotone », qui déclenche l'action générale des forces de la Résistance.

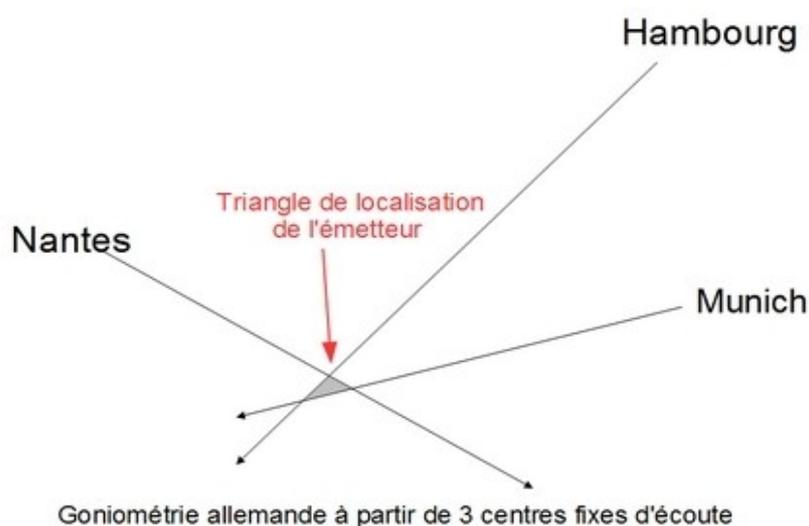
Dans le cas du réseau Shelburn, il s'agit des codes dont nous avons déjà parlé :

- pour confirmer la date d'un prochain embarquement : « Bonjour tout le monde à la maison d'Alphonse »
- pour l'annuler au jour prévu : « Yvonne pense souvent à l'heureuse occasion »
- pour l'annuler définitivement : « Les vins vieux sont les meilleurs. »

Codes qui sont changés vers la fin des opérations afin de ne pas prendre de risques inutiles. Il n'y a donc rien d'étonnant au fait que les allemands interdisent l'écoute de la BBC, mais aussi qu'ils mettent en place de puissants émetteurs de brouillage afin de perturber la compréhension des messages.

Si Labrosse a donc un rôle très important dans la bonne conduite des opérations, il lui faut être extrêmement vigilant. En effet, les stations d'interceptions radios allemandes ont pour objectif de détecter l'opérateur clandestin. Dès qu'une émission est décelée, sa fréquence est transmise à des centres de repérage radiogoniométrique qui, à travers plusieurs étapes, déterminent le périmètre d'émission, le réduisent et arrivent finalement à trouver un

point précis où se trouve l'opérateur ennemi. Pour localiser les émetteurs clandestins, les services allemands de la *Funkabwehr* (Branche radio du contre-espionnage militaire allemand) disposent de stations de détection qui permettent de déterminer approximativement une région d'émission (environ 20km²). Une fois la région d'émission relevée, le service de repérage alerte immédiatement l'équipe d'intervention équipée de véhicules radio-goniométriques, qui circule dans la région détectée, et qui est capable de donner la direction du lieu de l'émission, afin d'effectuer des recherches locales.



Exemple type de repérage allemand à travers 3 centres d'écoutes qui permettent de déterminer un triangle dans lequel se situe l'émission clandestine.

Pour échapper aux ennemis, le radio Alliée dispose de divers moyens, parfois mis en place par Londres.

Il ne doit d'abord jamais émettre plus de dix minutes sur une même longueur d'onde. La totalité de l'émission quant à elle ne doit pas dépasser les trente minutes.

Ensuite, le radio doit limiter au maximum l'onde au sol qui

sert de fil conducteur à la chasse allemande. Pour se faire, il lui faut utiliser une puissance réduite, d'où l'utilisation de plus en plus fréquente de plus petits appareils vers la fin de la guerre. Enfin, l'opérateur radio étant concentré sur sa communication, il doit placer des guetteurs autour du lieu d'émission afin de ne pas être surpris par les occupants.

Chapitre Troisième : De l'apogée à la fin du réseau

I. Des premières menaces à la stagnation

Dès la seconde opération, le 26 février, un événement imprévu oblige l'organisation à modifier son dispositif. En effet, le train de voyageurs sur la ligne St-Brieuc-Paimpol (donc passant par Plouha) est supprimé dans le cadre de l'opération *TODT*⁴⁵. Ainsi, un souci de transport pose problème puisque les aviateurs descendant à St Brieuc ne peuvent pas rejoindre Plouha. C'est pourquoi, il paraît plus judicieux de poursuivre le voyage jusqu'à Guingamp (plus proche de Plouha) où un centre d'accueil est mis en place.

A Guingamp, certains résistants appartenant à l'Armée Secrète⁴⁶, tels que Georges le Cun ou encore Mathurin Branchoux⁴⁷ ont déjà eu l'occasion de s'occuper d'aviateurs évadés. Le dernier des deux hommes cités, membre du Front National, est entré en relation à la mi-février avec Adolphe Le Trocquer, plouhatin et membre, lui aussi, du F.N. Après consultation avec Lucien Dumais, Branchoux accepte de transférer les aviateurs de Guingamp jusqu'à Plouha⁴⁸. C'est au garage Kerambrun que Le Trocquer se rend afin de régler le problème de transport. Ainsi,

45. Opération qui a consisté à la réalisation de nombreuses constructions civiles et militaires. L'organisation *Todt* était notamment responsable de la mise en place de lignes de fortifications, telles que la ligne Gustave, ou encore le mur de l'Atlantique. C'est par ailleurs dans le cadre de la construction de défense côtière, sous la direction de Rommel, que le train départemental est supprimé.

46. De tendance gaulliste, l'Armée secrète, créée en 1942 constitue un regroupement de résistants issus de trois grands mouvements gaullistes : Franc-Tireur, Combat, Libération Sud.

47. Un témoignage de Mathurin Branchoux est conservé aux archives départementales des Côtes d'Armor sous la côte 68J-3

48. Parmi les aviateurs se trouvait notamment Peter Blackwell, un jeune pilote de chasse de 20 ans que Branchoux avait récupéré en décembre 1943 et dont il ne savait quoi faire (les réseaux auxquels il participait avaient alors été tous démantelés).

quelques jours avant la seconde opération du 26 février, Monsieur Trifol, le plus ancien employé du garage Kerambrun, conduit les aviateurs récupérés en gare de Guingamp jusqu'à la commune du littoral à bord de sa camionnette Citroën. Le Trocquer décide qu'il est préférable d'emprunter les voies secondaires, plutôt que les grands axes, plus rapides, mais plus surveillés. Vers le 20 février, les participants arrivent à Plouha et sont répartis chez les différents hébergeurs. Le message radio « Bonjour à tous à la maison d'Alphonse » passe alors sur les ondes le 26 février au soir. Vers 22h les groupes se succèdent à la maison de Jean Gicquel.

A 23h tout le monde s'engouffre dans le chemin conduisant aux prairies puis à la plage. Finalement l'embarquement s'effectue vers 3h du matin, dans les meilleures conditions.

C'est au mois de mars que des premières scissions apparaissent au sein du réseau. En effet, il semble qu'une importante somme d'argent envoyée par le SOE et qui aurait dû servir à couvrir les frais de fonctionnement du réseau ait disparu entre Paris et Plouha. Si le nom du coupable de cette disparition reste encore un mystère aujourd'hui, cela prouve que des tensions existent bel et bien au sein de la chaîne d'évasion. Dumais lui-même commence à moins s'entendre avec des personnages tels que Le Cornec. Il est de plus en plus difficile pour le canadien de s'accorder avec des résistants communistes (car rappelons que beaucoup de membres du réseau font partie du Front National) de part leur façon de mener le combat et leurs idées politiques trop différentes de la sienne.

Si nous revenons aux évasions, devant l'afflux d'aviateurs arrivant par le train de Paris, Dumais estime insuffisante

l'évacuation de 25 aviateurs par mois. C'est pourquoi, trois opérations sont prévues au mois de mars. Une dans la nuit du 16-17, qui est suivie des opérations du 19-20 mars et du 23-24 mars, toujours lors de nuits sans lune. Le SOE manifeste son accord et les britanniques commencent à parler de « miracle Shelburn » devant la réussite de cette chaîne d'évasion extrêmement bien rodée qui allait, en ce mois de mars, faire évacuer pas moins de 75 aviateurs. Le centre d'accueil de Guingamp étant bien mis en place, c'est un nombre record de trente aviateurs qui est rassemblés en vue d'une exfiltration par la plage Bonaparte dans la nuit du 16 au 17 mars. Les arrivées des évadés s'effectuent toujours quelques jours avant la nouvelle lune, période propice aux embarquements. Habituellement, deux membres de l'organisation guingampaise attendent les aviateurs en gare. Un journal roulé dans la main gauche sert de signe de reconnaissance, ce dernier est confirmé lorsque l'homme se passe la main dans les cheveux. Avant leur départ vers Plouha, les aviateurs sont logés la journée chez M. et Mme Laurent, de bons amis de Mathurin Branchoux et parfois chez Mme Le Cun ou Mme Rannou.

Pour une raison obscure, Branchoux imagine avant les opérations de mars de faire acheminer certains évadés non plus à Guingamp mais à Châtelaudren, station encore plus proche de Plouha. Cependant, cela pose problème puisque la commune étant située en zone côtière interdite, les gendarmes français sont présent dans le hall vide de la gare pour contrôler les papiers. Les faux « *Bescheinigung* »⁴⁹ permettent cependant de passer le contrôle sans problème. Une fois arrivés à Châtelaudren, les aviateurs sont logés chez Mme Cardinal, qui tient un café-restaurant dans le bourg costarmoricain. Le principal

49. Il s'agit de l'attestation de résidence en zone côtière.

souci, outre les contrôles d'identité à la gare, est la taille jugée trop petite de la commune de Châtelaudren. En effet, il est difficile de passer inaperçu dans un tel village, et le rassemblement des aviateurs avant leur prise en charge par Kerambrun et sa camionnette est impossible à effectuer en toute discrétion. Finalement, devant la complexité des acheminements vers Châtelaudren, il est convenu que la totalité des futurs évadés doit descendre en gare de Guingamp.

Cependant, c'est au moment de ce premier embarquement de mars que les premiers « doutes » ont lieu. D'abord à Guingamp lorsque Labrosse et Dumais aperçoivent quatre véhicules de repérage radiogoniométrique. Cela ne les inquiète pas outre mesure (Labrosse émettait toujours à Plouha et non pas à Guingamp) jusqu'à ce que Le Cornec signale que les occupants se tiennent en état d'alerte à Plouha et dans les environs. Cela ne présage rien de bon et Dumais envisage le report des opérations. Finalement, et malgré les risques, l'opération est maintenue. Les aviateurs sont acheminés vers les lieux d'hébergements plouhatins, et après avoir entendu le message de la BBC qui convient, l'habituel sentier menant de la maison d'Alphonse jusqu'à la plage est emprunté avec toutes les précautions possibles. Une fois sur place, Dumais utilise son radio talkie-walkie reçu lors de l'opération en février afin d'entrer en contact avec la corvette. Soudain, une forte explosion se fait entendre. Windham-Wright, à l'autre bout du talkie-walkie signale que les pièces du bunker de Plouenez leur tirent dessus, qu'ils doivent donc se retirer mais qu'ils vont revenir.

Après quelques instants sans tirs du côté des allemands, la M.G.B se rapproche de la côte. Cinq embarcations viennent s'échouer sur le sable aux pieds des évadés. Il

suffirait d'un seul coup de projecteur de la part des allemands pour découvrir tout ce qui se produit sur cette plage à ce moment de la nuit. Trois mitrailleuses lourdes et un canon de 76mm balayeraient la plage et s'en serait fini de la mission Shelburn. Les embarcations auraient signalé la présence d'un navire de plus grosse ampleur qui aurait été canonné (et sûrement coulé) par le canon situé à la Pointe de la Tour ainsi que par trois pièces d'artillerie de plus gros calibre situées à l'intérieur des terres. Chacun des témoignages des membres du réseau (qu'il s'agisse des plouhatins, de Dumais et Labrosse, voir même des évadés qui ont été recueillis) sont unanimes quand il s'agit d'évoquer l'étonnement de n'avoir jamais été découverts par les patrouilles et bunkers allemands. La réussite de Shelburn doit beaucoup à une grosse part de chance dont les acteurs ont profité tout au long des opérations.

En cette nuit du 16 au 17 mars, les « *surf-boats* » laissent chacun de grosses valises à l'attention du groupe plouhatin. Ces dernières sont pleines d'armes et de munitions qu'il faut ramener à la maison d'Alphonse. A peine l'opération terminée et les 31 aviateurs évacués, qu'il faut déjà préparer celle devant avoir lieu deux jours plus tard, dans la nuit du 19 au 20 mars.

Le matin du 17 mars, il semble que les allemands ne soient plus en état d'alerte. La nuit précédente, les batteries allemandes auraient tiré au large sans savoir si elles avaient un objectif bien défini. Ainsi, la seconde opération prévue dans la nuit du 19-20 mars a lieu après la réception du message habituel sur les ondes de la BBC. Après la descente vers la falaise, c'est avec réussite que 25 aviateurs sont exfiltrés ce soir - là, malgré l'absence des deux agents

canadiens⁵⁰. Lors de la troisième opération du 23-24 mars, 19 aviateurs embarquent à destination de l'Angleterre, accompagnés d'un français nommé Le Bourhis, activement recherché par la Gestapo, ainsi que Jean Tréhiou, membre du réseau qui souhaite rejoindre l'Angleterre afin de s'engager dans les F.F.L.

Contre toute attente, cette troisième opération marque l'arrêt brusque des évasions par Plouha. La réduction des nuits y est pour quelque chose, mais c'est surtout l'invasion imminente de l'Europe qui provoque la mise en pause du réseau. En effet, à environ deux mois et demi du Jour J, il est important de ne pas provoquer d'incidents avec les allemands, ce qui pourrait pousser ces derniers à renforcer leurs défenses côtières ; chose que veut à tout prix éviter Eisenhower, responsable d'*Overlord*. De son côté, Dumais estime qu'après trois opérations successives le réseau se trouve en grand désordre et qu'il est important de modérer l'allure des évasions. Ainsi, le chef de la mission envisage de lancer le plan *Austerlitz* en remplacement de l'opération Bonaparte. Il s'agit ici de fixer un rendez - vous entre un chalutier breton et un navire britannique camouflé afin de procéder à l'exfiltration d'aviateurs. Cependant, aucun équipage ne veut se risquer à de telles opérations. Dumais envisage alors la possibilité de réaliser une réplique de Bonaparte dans un autre coin désert sur la côte du Finistère. Mais cette idée n'est pas réalisée devant l'impossibilité à trouver une plage aussi retirée que celle de l'Anse-Cochat, mais aussi parce que l'Amirauté britannique refuse d'envoyer des navires aussi loin vers le Sud de la Bretagne. L'opération *Waterloo* est aussi

50. Labrosse et Dumais n'étaient pas présents pour cette opération. Deux hypothèses divergent. D'un côté Dumais assure être parti à Paris rejoindre Labrosse afin de lui dire qu'il était inutile d'envoyer un message à Londres pour annuler les opérations. D'un autre côté, Le Cornec avance le fait que devant les tirs de la batterie lors de la précédente opération, Dumais serait parti de Plouha en estimant que le réseau était grillé et que les opérations étaient annulées. Il aurait alors malgré tout donné le feu vert à Le Cornec pour mener les opérations seul en cas de message radio provenant de la BBC et annonçant le début d'une exfiltration.

envisagée. Cette dernière consiste à amener des évadés au large à bord de canots. Mais devant la dangerosité de la manœuvre, le projet est là aussi abandonné.

II- Le déclin progressif du réseau d'évasion

Vers la fin avril 1944 et après une visite du maréchal Rommel, les allemands se mettent à miner la côte⁵¹. Le passage habituellement fréquenté pour se rendre à la plage devient inaccessible. Dans le secteur de l'Anse-Cochat, le dispositif de défense allemand atteint une profondeur de plus ou moins 800 mètres, délimité par des fils barbelés côté terre et côté mer. Pierre Huet et Joseph Mainguy prennent l'initiative d'étudier ce dispositif, et découvrent alors cinq mines ainsi que deux gros obus de 203mm enfouis sous des mottes de gazon et qui doivent se déclencher dès que quelqu'un marche dessus. Ce système de défense allemand confirme donc l'arrêt des opérations concernant la mission Shelburn.

Ce n'est qu'à partir du 17 juin que la monotonie est interrompue par un fait imprévu. Pierre Huet est réveillé à son domicile au beau milieu de la nuit et se trouve en présence de Jean Tréhiou, qui avait quitté la Bretagne au mois de mars. Ce dernier, accompagné de deux camarades a été débarqué par une corvette anglaise sur la plage Bonaparte et a réussi par une chance inouïe à éviter le champ de mine. Là encore, la chance sourit au réseau car en effet, si au moins l'un de ces hommes avait péri sur une mine, la plage de débarquement aurait été découverte, et le réseau aurait été en danger. Les trois hommes sont chargés

51. Concernant le mur de l'Atlantique et les défenses côtières dans cette partie de la Bretagne, voir la côte 4bi 1383 conservée aux archives départementales des Côtes d'Armor.

d'accomplir des missions de renseignements dans le Nord-Finistère. Ainsi, dès le 17 juin au matin, ils partent là où leurs missions doivent être effectuées. Trois jours après cet événement, les résistants plouhatins apprennent que l'équipage du canot ayant déposé Tréhiou et ses deux acolytes n'a pas réussi à retrouver la corvette. Cette dernière a dû les abandonner à la levée du jour afin de ne pas se faire repérer. Les trois hommes d'équipage ont, eux aussi, par miracle, traversé le champ de mine et se sont réfugiés près de la ferme Harsouet. C'est Marie - Thérèse le Calvez qui se risque à aller les récupérer⁵². Finalement, il s'agit du sous-lieutenant Guy Hamilton⁵³ et de deux matelots. Ceux - ci sont amenés chez Georges Ropers qui habite non loin de la maison d'Alphonse. Vers le 25 juin, Mainguy tombe nez à nez avec Dumais qui est de retour en Bretagne. Après une longue absence de près de trois mois, le canadien prévient le plouhatin que les opérations peuvent reprendre. La première tâche que Mainguy et son acolyte Huet se voient confier depuis le retour des canadiens (Labrosse est arrivé un jour après Dumais) est le balisage des mines couvrant le chemin qui va vers la plage Bonaparte. En deux après - midi, les deux hommes relèvent un total de dix-sept engins et lèvent un croquis de leurs implantations. Pendant ce temps, Dumais entre en contact avec Londres afin de prévenir que tout est prêt pour une sixième opération. De nouveaux codes sont mis en place afin de brouiller les allemands. Ainsi, le message que la BBC doit diffuser afin de lancer une opération est « La classe salue bien les amis ».

Le comportement du chef de la mission Shelburn a, semble t-il, changé depuis son retour en terre bretonne.

52. Cela constituait en effet un risque car le groupe plouhatin se sentait étroitement surveillé depuis quelques temps. Ils soupçonnaient donc ce petit groupe de faire partie de la Gestapo.

53. Sous-lieutenant durant la guerre mais extrêmement célèbre après celle - ci. Il fut metteur en scène et réalisateur de films tel que « La Bataille d'Angleterre ».

Militaire discipliné, il a, jusqu'alors, respecté les consignes du M.I.9 et s'est contenté de faciliter l'exfiltration d'aviateurs Alliés. En revanche, depuis le débarquement de Normandie et la réussite de ce dernier, son comportement de guerrier se réveille peu à peu. Il est hors de question pour lui d'attendre l'arrivée des troupes alliées sans tenter de mener un combat de front face à l'armée allemande. Ainsi, et ayant à sa disposition un grand nombre d'hommes parmi lesquels se trouvent des soldats de métier tels que Pierre Huet, Dumais décide de mettre en place un maquis dans le bois de la Salle, au sud de Pléguien. Doté d'un armement léger, mais manquant de mitrailleuses et de munitions, la demande d'un parachutage d'armes arrive à Londres dans les jours qui suivent.

Deux détecteurs de mines ainsi que des armes et munitions sont donc récupérés dans la nuit du 26-27 juin et sont cachés chez la belle - mère de Mainguy au cœur d'un tas de pommes de terre en vrac. Deux autres parachutages suivent le 5 juillet puis le 12 juillet alors même que le réseau participe à la sixième évasion. Cette dernière se déroule sans problème et de manière habituelle. Le groupe de Guingamp récupère une quinzaine d'aviateurs et Kerambrun se charge de les acheminer vers Plouha. Là - bas, les évadés retrouvent les trois hommes cachés depuis la nuit du 17 juin. Finalement, le 12 juillet, presque après un mois d'attente pour certains, le message passe sur les ondes de la BBC. Vers 23h30, la colonne composée de 22 aviateurs s'engage dans le champ de mines balisé par Huet et Mainguy à l'aide de chiffons blancs. Après un embarquement rapide, le groupe de résistants rejoint la maison d'Alphonse en prenant soin de récupérer les dix sept chiffons blancs. A partir du 12 juillet, la période lunaire devient défavorable à tout nouvel embarquement.

En attendant des jours meilleurs, le groupe plouhatin se consacre de plus en plus à la formation du maquis de la Salle sous la direction de François Le Cornec. Après quelques jours, la compagnie s'élève à environ cent - soixante hommes et vers le 20 juillet, le maquis prend un caractère permanent avec tentes dressées, services de garde, ravitaillements.

Le 23 juillet, Dumais et le Cornec se présentent à la maison d'Alphonse accompagnés de cinq hommes. Le canadien explique à Jean Gicquel que ces hommes doivent être évacués au plus vite, que Londres est déjà au courant qu'une opération doit avoir lieu. Devant l'impatience des responsables britanniques à récupérer ces agents, Gicquel apprend qu'il s'agit d'officiers ayant été parachuté le 21 juin dans le cadre de l'opération *Lost*. Ces derniers ont eu pour mission de se renseigner sur ce qu'il est advenu du maquis de Saint Marcel⁵⁴, de connaître les effectifs des S.A.S et des maquis, et enfin de rendre compte au plus vite de la mission à Londres. De plus, des agents locaux leur ont fourni les plans de défenses de la côte méridionale de la Bretagne. Une percée n'ayant pas encore été possible après le débarquement, Eisenhower envisage d'effectuer un second débarquement sur les côtes du Morbihan. En outre, l'importance des plans récupérés par les agents est telle que la mission *Lost* reçoit l'ordre de rentrer au plus vite en Angleterre. Le 23 juillet, peu de temps après le départ de Dumais et Le Cornec, Gicquel entend du bruit aux abords de la maison. Il aperçoit deux soldats qui encadrent l'entrée de sa demeure. Après avoir demandé aux soldats alliés de monter dans le grenier, les premiers coups de feu retentissent. Finalement, après quelques

54. Créé en février 1943, le maquis de Saint Marcel est l'un des plus grands maquis breton de la seconde guerre mondiale, avec pas moins de 3000 hommes à son apogée. Il s'est notamment distingué le 18 juin 1944 lors de la bataille qui porte son nom où il a fait face à des éléments de la 275^e division d'infanterie allemande.

instants, tout redevient subitement calme. Les auxiliaires russes⁵⁵ ordonnent à Gicquel de sortir dans la cour, où un de leurs camarades gît au sol. L'homme a été touché par un tir maladroit de la part d'un des autres russes. Gicquel, après avoir été chercher une charrette dans une ferme située à deux cents mètres, aide les russes à charger le blessé et à s'en aller. Quelques minutes plus tard, les soldats anglais qui venaient de vivre un énorme moment d'angoisse, peuvent redescendre dans la pièce à vivre. Il paraît incroyable que les soldats russes, ayant pourtant vu les agents anglais se cacher dans le grenier, n'aient pas tenté de les arrêter, ou même de les éliminer. De plus, aucun soldat n'est resté pour prendre Gicquel et sa famille en otage en attendant l'arrivée de renforts.

Jean Gicquel avertit alors les soldats britanniques qu'ils doivent partir au plus vite avant le retour des ennemis. Sa femme est donc confiée à un hébergeur habituel du réseau tandis que les évadés sont cachés dans un champ en attendant l'opération du 24 juillet au soir. Concernant Gicquel, complètement « grillé » par les forces allemandes, il profitera lui aussi de l'opération pour rejoindre l'Angleterre. Comme prévu, dans la journée du 24 juillet, une forte concentration de troupes germano-russes cerne la maison d'Alphonse. Après avoir pillé la demeure, les occupants y mettent le feu et une forte explosion est entendue depuis Plouha. Pour les membres du réseau, il n'est désormais plus question de s'aventurer aux abords de la maison qui a pourtant joué un rôle déterminant dans la réussite de la mission Shelburn. A la fin de cette journée mouvementée, l'opération doit bien avoir lieu, mais dans un contexte extrêmement délicat. Les

55. Aussi appelés les « russes blancs », il s'agissait ici d'une unité de soldats russes servant dans la Wehrmacht. Ces derniers avaient été affectés à la défense des côtes bretonnes. La mission Shelburn en profita car les russes n'ayant pas le pied marin, il était plus difficile pour eux d'apercevoir un quelconque navire dans la nuit sombre lors des opérations.

patrouilles ennemies se sont multipliées, et les russes déclenchent des fusillades sans raison, ajoutant à la tension déjà importante. Par prudence, Dumais ordonne à un petit groupe provenant du maquis de s'armer de fusils-mitrailleurs et de les accompagner pour l'évasion afin de les couvrir. Le chemin entrepris est le même qu'à l'accoutumée, si ce n'est le point de départ qui exclut les débris de la maison d'Alphonse. La colonne passe à environ 500 mètres de là, dans un chemin parallèle mais tout aussi discret. Après un embarquement dans le calme, contrastant avec l'activité incessante des germano-russes plus à l'intérieur des terres, le groupe entreprend le chemin inverse chargé de valises pleines d'armes destinées au maquis et qui doivent servir à la libération du secteur de Plouha. L'activité du réseau touche à sa fin. Une dernière opération a lieu dans la nuit du 08 au 09 août et permet l'exfiltration de deux aviateurs, le tout dans un calme olympien. Au mois d'août, les allemands sont en effet trop occupés à tenter de faire face aux anglo-américains qui ont enfin réussi une percée par le biais de l'opération *Cobra*. Si les hostilités s'étaient prolongées, le noyau de résistants n'aurait pas pu suivre son action bien longtemps. Huet et Mainguy étaient fichés en tant que « terroristes » par la Gestapo à Rennes et auraient sûrement finis par faire l'objet d'une arrestation.

III. La fin d'un réseau

Grâce au réseau Shelburn, cent - trente - cinq aviateurs alliés (94 américains, 41 britanniques, ainsi que neuf agents) sont renvoyés en Angleterre et peuvent continuer les combats à bord de leurs chasseurs et bombardiers. Après guerre, la question de la liquidation⁵⁶ du réseau se pose. Dès la Libération de Paris en août 1944, le Gouvernement Provisoire de la République Française (créé le 3 juin 1944) estime nécessaire de régler au plus vite le regroupement des divers organismes de résistance qui ont coopéré avec les Forces alliées et les Forces Françaises Libres durant le second conflit mondial. Les éléments armés étant directement incorporés dans l'armée régulière, il n'en est pas de même pour les organismes de renseignements ou d'évasions tels que le réseau Shelburn. La liquidation de ces derniers avaient deux objectifs majeurs :

- D'une part, permettre d'homologuer les divers réseaux ayant été mis en place au sein de la Résistance française. Ceci permet ainsi d'avoir une idée assez précise (bien que non définitive) du nombre d'organismes ayant servi à la Libération de la France.
- D'autre part, afin de « s'occuper » des résistants eux - mêmes. C'est - à - dire, déterminer ceux qui peuvent entrer dans la catégorie des Forces françaises ; permettre l'attribution d'un grade militaire à certains d'entre eux ; leur assurer une aide sociale ou une pension ; ou encore permettre l'attribution de médailles « commémoratives de

56. Ce terme désigne le fait que les réseaux qui avaient été créés durant la guerre devaient régulariser leur situation vis à vis du gouvernement. Concernant la liquidation du réseau Shelburn, les sources sont principalement issues de la cote 17P214-Shelburn conservée au Service historique de la Défense et issues d'un fonds d'archives appartenant à Paul Campinchi, ainsi que de la cote 72AJ/72 conservée aux Archives Nationales.

la Résistance ».

Concernant l'homologation des membres d'un quelconque réseau, le Bulletin Officiel du Ministère de la Guerre n° 328-312 précise les critères suivants : «Seront considérés comme combattants, les agents de la Résistance intérieure française ayant appartenu pendant 3 mois, consécutifs ou non, aux formations figurant sur les listes des unités combattantes ou assimilées.»

Une fois un résistant homologué, il faut ensuite le classer dans l'une des trois catégories suivantes :

Les agents P.2 : Ce sont des agents secrets engagés au moins pour la durée de la guerre. Ils sont, de jour et de nuit, à la disposition de leur chef. Totalement militarisés, ils assurent le commandement du réseau. Cette catégorie peut être représentée par Dumais et Labrosse concernant le réseau Shelburn.

Les agents P.1 : ils font partie du réseau et suivant leurs capacités ou leur profession, on peut plus ou moins souvent faire appel à eux. Ce sont les plus nombreux ; ils ne sont souvent qu'une source de renseignements en raison de leurs fonctions ou de leurs situations sociales. Ils continuent d'exercer leur profession et vivent au sein de leur famille. Ils constituèrent en quelque sorte "l'infanterie" des réseaux. Ici, c'est la majorité des membres du réseau Shelburn qui peuvent être cités, tels que Joseph Mainguy ou encore Pierre Huet.

Les agents O : ce sont les "occasionnels". Ceux à qui, un jour, on a demandé un service sans leur cacher le risque. Ceux qui, ayant donné leur adhésion, ne furent que rarement sollicités même si leur mérite n'en est pas moindre. Dans le cadre du réseau Shelburn, il est difficile d'incorporer un membre à cette catégorie puisqu'ils ont

tous participé aux évasions sur une certaine régularité.

Cette liquidation sera menée par Paul Campinchi qui, souhaitant qu'aucun résistant ne soit mis de côté, aura exercé un lourd travail administratif dès l'après guerre afin de faire reconnaître la totalité du réseau comme forces combattantes de la Résistance française.

Finalement, la date d'homologation du réseau Shelburn s'étend du 01 mars 1943 au 30 septembre 1944.

Etudiant. 25 Rue de MOUY à Clermont.	suprès desquels il était chargé de me conduire. A sacrifié ses études à son devoir de patriote.
<u>Gaston LEGRAND.</u> né en 1904 Boucher	56 A hébergé très longtemps bénévolement plusieurs aviateurs alliés qu'il avait été chercher à leur point de chute et ramenés sur sa motocyclette. Ses missions extrêmement dangereuses furent souvent exécutées en plein jour. A fait preuve d'un grand courage. <u>CREIL(Oise)</u>
<u>Mr. BOURGES</u> né en 1920 négociant.	Collaborateur de Mr. G. Fleury, a organisé avec succès tous les départs d'aviateurs s'effectuant par Creil malgré les bombardements presque incessants. A également logé personnellement dix(10) aviateurs alliés. <u>AUNEUIL(Oise)</u>
<u>Gilbert THIBAUT</u> né en 1911 Huissier à Auneuil.	Prédécesseur de Mr. G. Fleury, Courageux et plein de bonne volonté mais brouillon et manquant de sang froid. Je fus obligé de le remplacer pour éviter une catastrophe. <u>St. QUENTIN.</u>
<u>James LARTIZIEN</u> né le Etudiant en médecine.	Convoyeur plein de bonne volonté et courageux a en outre prodigué les premiers soins à de nombreux aviateurs alliés blessés en tombant.

Fait le 2 Octobre 1944.
Le Service de Sécurité :
H. de Pac de Masson L...
dit: Jacky.

Il s'agit ici d'un document type retraçant l'identité de tous les résistants ayant servi au sein du réseau Shelburn, en précisant le lieu d'action et le rôle. Ici, il s'agit de membres du sous-réseau Alsace, dont nous avons parlé dans le développement. Document issu de la côte 17P214-Shelburn conservée au Service Historique de la Défense.

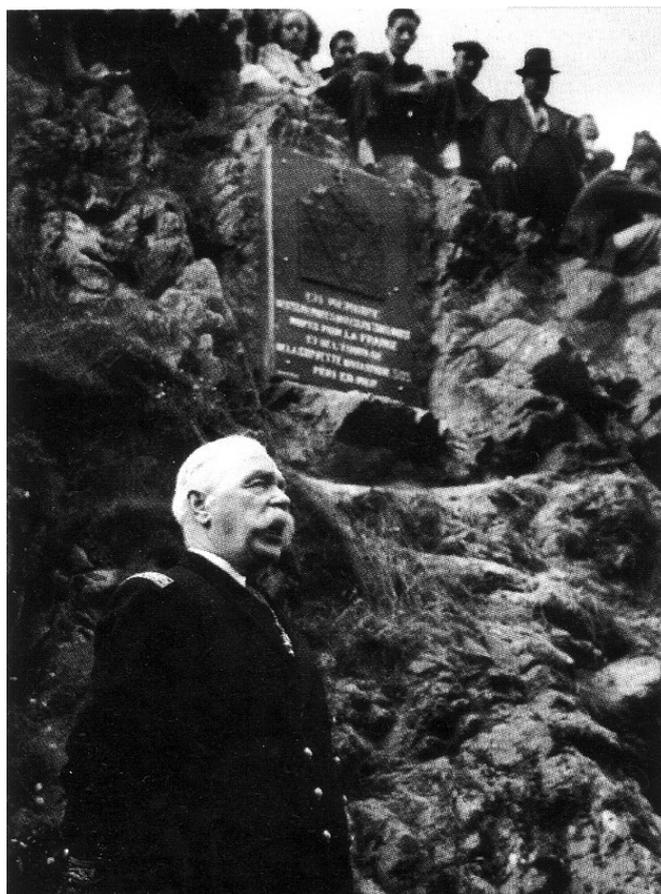
Le travail mené par Paul Campinchi débouche sur une certaine reconnaissance du réseau, permise certes par cette liquidation mais aussi par divers moyens de plus ou moins grande importance. Ainsi, une première Amicale du réseau est créée en 1946 par Campinchi lui-même. Cette Amicale a notamment été mise en place pour aider tout résistant dans ses problèmes d'ordres sociaux et moraux (manque de reconnaissance, difficultés de réinsertion après guerre, etc...). Hormis cette amicale, la France a souhaité décorer tous les membres du réseau qui étaient jugés méritants, en leur attribuant notamment la Légion d'honneur. Les États Alliés en ont fait de même. La majorité des résistants ayant reçu des décorations, il est difficile de tous les citer. En outre, nous pouvons prendre l'exemple de Marie-Thérèse Le Calvez, membre de la branche plouhatine à l'âge de 20 ans et qui a reçu les distinctions suivantes :

- Citation à l'Ordre du corps d'armée, Croix de Guerre 1939-1945, avec Etoile de Vermeil,
- Citation à l'ordre de la Division de la XIème Région militaire de l'aspirant Le Calvez Marie-Thérèse,
- "King's Medal" britannique, avec citation,
- "Medal of Freedom", avec palme d'argent, des Etats Unis d'Amérique, avec citation par le général Dwight Eisenhower, commandant général des Force Armées USA sur le front européen,
- Citation du lieutenant-colonel Raymond L.C.Brow de l'Armée aérienne canadienne.

Le 14 janvier 1947, une cérémonie de remises de décorations eut lieu à Quimper, en faveur des bretons ayant participé à l'évacuation de soldats alliés. Dumais, qui

était présent, révèle⁵⁷ que de nombreux sympathisants de Vichy furent décorés tandis que de vrais héros tels que Pierre Dréau furent oubliés. Devant le risque incroyable encouru par le réseau, et la réussite de celui - ci, il n'est pas étonnant que Shelburn se soit inscrit dans les mémoires des résistants eux - mêmes, mais aussi des aviateurs évadés, ainsi que des gouvernements Alliés. Cette mémoire s'est manifestée sous diverses formes :

- D'abord, l'érection de stèles et plaques commémoratives. Au niveau de la plage Bonaparte, une plaque a été inaugurée le 23 juin 1946 en présence des membres locaux du réseau.



Plaque commémorative inaugurée par le préfet Henri Avril en juin 1946. Photo issue du fond d'archives conservée aux archives départementales des côtes d'Armor sous la cote 68J/3

57. Voir ouvrage de Dumais cité p.11.

Une stèle fût également mise en place en surplomb de la plage et fût l'œuvre de l'abbé Jean Boulbain (lui - même résistant). Le 21 juin 1981, une autre plaque est dédiée au réseau Shelburn. Cette dernière est l'œuvre d'Elizabeth Harrison, secrétaire générale de la Royal Air Forces Escaping Society.



Il s'agit d'une plaque en bronze présentant un aviateur soutenu par deux sauveteurs : une jeune fille et un homme plus âgé. En dessous, figure le texte suivant traduit de l'anglais : « Le 21 juin 1981, cette plaque a été dédiée aux innombrables braves hommes et femmes qui, durant la 2ème Guerre mondiale (1939-1945), sans penser à leur propre danger, ont aidé les 2803 membres d'équipages des Royal Air Forces et du Commonwealth Air Forces à s'échapper et à revenir dans notre pays, et à continuer ainsi la lutte pour la liberté. Beaucoup le payèrent de leur vie, davantage ont enduré la dégradation des camps de concentration. Nous nous souviendrons de leur nom, aussi bien que celui de ceux qui ont été épargnés pour livrer une plus longue bataille. Pour marquer sa dette de gratitude, l'Air Forces Escaping Society a érigé ce mémorial, comme un hommage durable, et aussi pour servir d'exemple aux futures générations. »

Cette plaque est fixée dans la chapelle de la crypte de la Royal Air Forces, dans l'église St Clément Danes à Londres.

D'autres plaques commémoratives (anglaises, américaines, canadiennes) sont apposées et témoignent de la reconnaissance que les représentants des forces alliées ont toujours vouée à l'action du réseau "Shelburn".

Outre ce type de commémorations, des expositions temporaires ou permanentes ont eu lieu dès l'après-guerre. La dernière en date a eu lieu en 2012 à Plouha et présente le réseau de sa création à la réussite des évasions.

En 2005, afin de commémorer le 60ème anniversaire de la libération de Plouha (le 5 août 1944), la commune de Plouha a proposé une action à la fois culturelle, historique et touristique : Six acteurs du réseau ont conté les heures de gloire de Shelburn sur les lieux des faits (devant les restes de la « Maison d'Alphonse », à l'Anse-Cochat et la pointe de la Tour).

Enfin, diverses rencontres entre anciens membres du réseau, anciens aviateurs et anciens membres de l'Amirauté britannique ont eu lieu régulièrement dès la fin de la guerre. Ainsi, le capitaine de corvette David Birkin, s'est rendu à Plouha et a visité l'Anse Cochat le 18 février 1967⁵⁸.

Un film réalisé par Nicolas Guillou est également en tournage et devrait être finalisé cette année.

58. Voir la côte 72AJ/80, dossier n°8. Fond d'archives appartenant à Roger Huguen et légué aux archives Nationales après sa mort. Il s'agit ici d'articles de presse concernant le réseau Shelburn parus dans Ouest France.

Conclusion

Aujourd'hui, la falaise est percée d'un tunnel permettant de descendre sans risque à la plage Bonaparte. Le lieu est devenu un lieu de pèlerinage international. Soixante - dix ans plus tard, cette glorieuse aventure montre que l'intervention dans le conflit de patriotes français a été déterminante dans la victoire finale des forces alliées et la Libération de la France. Des gens courageux ont choisi d'agir dans un contexte particulièrement difficile. C'était la guerre, dès lors il fallait composer avec les susceptibilités de chacun, les tensions permanentes, et il fallait être capable de discerner le vrai du faux lorsque des inconnus se présentaient au réseau. Ce dernier point était vital pour la chaîne d'évasion qui jouait sa pérennité à chaque intervention étrangère au réseau.

Après la libération, Dumais resta en France pour continuer de repérer les agents Allemands. Raymond Labrosse, de son côté, fut détaché à la section de Paris du *British Intelligence Service*. Plus tard, les deux hommes reçurent la Croix Militaire. Ils finirent par retourner dans leur famille, au Canada, mais tous les agents secrets n'eurent pas cette chance.

Les dirigeants du M.I.9 considèrent que Shelburn constitue un des exploits les plus remarquables concernant la Résistance durant le second conflit mondial. Cette chaîne d'évasion fut bien une œuvre collective résultant d'une étroite collaboration entre patriotes français et agents anglais. Il s'agit, là aussi, des résultats d'une longue expérience accumulée par les missions Oaktree et Pat O'Leary. La réussite d'une telle chaîne d'évasion fut aussi permise par un homme, Lucien Dumais qui, de part son

expérience de militaire a su mêler rigueur et discipline, deux notions indispensables à la survie d'un réseau.

Il faut aussi préciser que ce réseau de Résistance a pu être mis en place grâce à la participation du SOE qui, envoyant des fonds monétaires illimités, a permis l'élaboration de la mission Shelburn.

Enfin, rien n'aurait été possible sans un esprit d'initiative et de courage de la part de tous ces résistants bretons et parisiens. Les anglais ont gardé un tel souvenir de ce réseau qu'ils ont même songé, à l'époque de la guerre froide, réutiliser cette chaîne d'évasion en cas d'invasion de la part de Staline. Ainsi, les résistants ont dû rester extrêmement discrets quant à ce qu'ils avaient vécu durant la guerre. Fort heureusement, les tensions mondiales n'ont pas débouché sur un conflit entre les deux blocs d'Est et Ouest. Les héros de Shelburn ont pu parler.

Le nombre de résistants, et particulièrement ceux de Shelburn s'avère difficile à évaluer. Chacun d'eux a œuvré au niveau où il lui était possible d'agir efficacement. Leur exploit collectif a fait le "miracle Shelburn".

Si ce qui suit aurait dû trouver sa place dans le chapitre concernant la reconnaissance et la mémoire de la mission Shelburn, il m'a semblé judicieux de conclure ce travail de recherche par un poème qui honore le réseau et les membres qui en ont fait sa gloire. Poème composé par Freddie Breizirland, auteur-interprète breton :

Ballade pour SHELBURN

Symbole de liberté, de courage, d'espérance
Tes appels en mémoire sont toujours si vivants
Que j'accours cette nuit à COCHAT dans son anse
Pour porter ton message aux cœurs de nos enfants
Aussi sombres que soient les nuits sur notre lande
Les vers luisants du ciel éclairent nos sentiers
Etrangers, nos lutins ne sont pas que légendes

La Bretagne en tout temps refait ses chevaliers

SHELBURN

Si je viens si souvent dormir dans mes bruyères
Me baigner dans la sueur et le sang de tes pas
C'est pour mieux m'imprégner de tes fibres guerrières
Qui animent nos âmes au sommet des combats

A vous chers disparus les meilleurs de nos rimes
S'en iront en pensées faire un léger détour
Que les dieux de Celtie sachant qu'on vous sublime
Ouvrent grandes les portes du val sans retour
Je voudrais que vos noms s'inscrivent sur les pierres
Qui jalonnent sentiers rivières et torrents
Faisons que nos falaises deviennent sanctuaires
Et qu'aux arbres on écrive "contemple ici passant"

SHELBURN

Je viens là très souvent glaner dans mes bruyères
Les mots d'une valeur que je ne trouve pas
Mais les lueurs de l'âme ne se racontent pas
Que jamais l'on oublie ces temps de folle angoisse
Vécus par des humains parmi tous les dangers
Que s'imprègnent nos cœurs de jeunesse et d'audace

Données par ces héros de gloire à l'apogée
Qu'il nous faut attiser pour que toujours la flamme
Quelle qu'en soit la couleur brille sur nos lendemains
Elle sera notre aurore consumera l'infâme
BONAPARTE sera pour nous le pur écrin

SHELBURN

Je viens là très souvent glaner dans mes bruyères
Les mots d'une valeur que je ne trouve pas
C'est la nuit qu'il est beau de croire en la lumière
Et la force de l'âme ne se raconte pas.

Chronologie

19 août 1942 : Déclenchement de l'opération *Jubilee* et raid sur Dieppe.

Juin 1941 : Premières exfiltrations d'aviateurs par le réseau Pat O'Leary (voie pyrénéenne).

Fin 1941 : Le chef de Pat O'Leary, Ian Garrow, est arrêté. Albert Guérisse prend le relais.

Été 1942 : Premières exfiltrations par voie maritime.

12 octobre 1942 : Lucien Dumais profite du réseau pour s'évader à son tour.

Hiver 1942-1943 : Première trahison de Roger Le Neveu.

20 mars 1943 → Val Williams et Raymond Labrosse sont parachutés en France dans le cadre de l'opération Oaktree.

4 juin 1943 → Arrestation de Val Williams alors qu'il se rend à Pau pour superviser les évasions.

11-14 juin 1943 → Roger le Neveu engendre une nouvelle série d'arrestations dans le Morbihan.

30 août 1943 → Nouvelle trahison de Roger le Neveu qui marque un coup fatal au réseau Oaktree.

6 septembre 1943 → Raymond Labrosse réussit à s'évader avec l'aide du réseau Bourgogne.

19 novembre 1943 → Après quelques semaines de formation, Labrosse et son nouvel associé Dumais sont parachutés en France dans le cadre de l'opération Shelburn.

20 décembre 1943 → Évasion de Val Williams de la prison de Rennes.

28 janvier 1944 → Première opération qui permet l'évasion de 16 aviateurs + Val Williams et son subordonné.

26 Février 1944 → Seconde opération qui permet l'évasion de 21 aviateurs.

17 Mars 1944 → 30 aviateurs sont exfiltrés par la plage Bonaparte.

19 Mars 1944 → Le réseau permet l'exfiltration de 25 aviateurs.

23 Mars 1944 → Exfiltration de 19 aviateurs + 2 agents.

26 juin – 12 juillet 1944 → Trois parachutages ont lieu pour ravitailler en armes et munitions le maquis du bois de la Salle.

12 juillet 1944 → Sixième opération qui permet l'évasion de 22 hommes.

24 juillet 1944 → Les 5 agents britanniques sont exfiltrés.

8 Août 1944 → Dernière opération du réseau Shelburn qui exfiltre 2 aviateurs.

1946 → Création de l'Amicale du réseau Shelburn.

23 juin 1946 → Érection d'une plaque commémorative au niveau de la plage Bonaparte.

14 janvier 1947 → Cérémonie de décoration des membres du réseau.

Bibliographie

Sources primaires

Articles de Presse

- BOT-JAFFRAY, Nathalie, « Film Shelburn : tournage glacé au centre-ville », *La Presse d'Armor*, 21/01/2016.

- BOT-JAFFRAY, Nathalie, « Film Shelburn : 80 % des scènes sont tournées », *La Presse d'Armor*, 06/05/2016

- GROSMAITRE, Sébastien, « Un long métrage en vue sur le réseau Shelburn », *Ouest France*, 10/12/2013.

- GUILLEMOT, Annick, « Film sur Shelburn, 42 % des séquences sont tournées », *La Presse d'Armor*, 06/10/2015.

- GUILLEMOT, Annick, « Hommage : Anne Ropers reçoit la légion d'honneur », *La Presse d'Armor*, 13/05/2015

Archives

Archives nationales → Pierrefitte-sur-Seine

Résistances intérieures, mouvements, réseaux, partis politiques, et syndicats (72AJ/35 – 72AJ/2365)

Généralités sur la résistance

- Côte 72AJ/72 Dossier n°1, pièce 9
- Côte 72AJ/80 Dossier n°8, pièce 1 → Article de Presse sur le réseau Shelburn
- Côte 72AJ/80 Dossier n°8, pièce 2 → Organigramme du réseau d'évasion Shelburn
- Côte 72AJ/80 Dossier n°8, pièce 3 → Rapport sur l'aide apportée aux aviateurs alliés par Marie-Rose Zerling, alias Claudette
- Côte 72AJ/80 Dossier n°8, pièce 4 → Témoignage de M. Campinchi, recueilli par Anne-Marie Étaix

- Côte 72AJ/80 Dossier n°8, pièce 5 → Témoignage de Georges Labarthe, recueilli par Jeanne Patrimonio
- Côte 72AJ/80 Dossier n°8, pièce 6 → Témoignage de Jean Pivet, alias Beck, Michel ou Gaudon, recueilli par Jeanne Patrimonio
- Côte 72AJ/80 Dossier n°8, pièce 7 → Listes individuelles et notices des membres du réseau Shelburn
- Côte 72AJ/80 Dossier n°8, pièce 8 → Arrêté du ministère de la Guerre portant homologation d'officiers et de sous-officiers à titre posthume
- Côte 72AJ/2363 → Fonds de la Fédération des amicales de réseaux renseignements et évasion de la France combattante

Chronologie de la Résistance"

- Côte 721MI/64 → Chronologie de la Résistance : 2 janvier 1944 (Côtes-du-Nord)-10 janvier 1944 (Côtes-du-Nord)
- Côte 721MI/90 → Chronologie de la Résistance : Vers le 8 mai 1944 (Orne)-12 mai 1944 (Côtes-du-Nord)
- Côte 721MI/108 → Chronologie de la Résistance : 22 juin 1944 (Ain)-24 juin 1944 (Côtes-du-Nord/Morbihan)

Service Historique de la défense

- Côte 17P214 Shelburn → Fonds d'archives concernant la liquidation du Réseau

Archives départementales des Côtes d'Armor

- Côte 68J 3 → Réseaux – Missions Shelburn – Roger Huguen
- 4 bi 1383 → Livre Été 1944 – Résistances et Libération
- 500 J 160 → Histoire de la résistance dans les côtes du Nord

Sources historiographiques

Ouvrages généraux (Encyclopédies/Dictionnaires/Atlas)

- BUCOURT, Nicolas, *Dieppe : le Raid, 19 Août 1942*, Paris, Heimdal, 2012.

- DAEFFLER, Michel, QUELLIEN, Jean, LELEU, Jean Luc, PASSERA, Françoise, , *Atlas historique de la France pendant la seconde guerre mondiale*, Paris, Fayard, 2010.

- DUBERTRET, Gilles, *Initiation à la cryptographie*, Paris, Vuibert, 2012.

- EL HASKEW, Michael, *Les armes de la seconde guerre mondiale*, Acropole, 2013.

- FACON Patrick, *39-45 sur les chemins de la victoire*, Glénat, Paris, 2005.

- MATANLE, IVOR, *Le grand Atlas de la seconde guerre mondiale*, Grenoble, Glénat, 2015.

- MURACCIOLE, Jean-François, PIKETTY, Guillaume, *Encyclopédie de la seconde guerre mondiale*, Paris, Laffont, 2015.

- PRIME, Christophe, SIMONNET, Stéphane, *Atlas de la seconde guerre mondiale, Autrement*, Paris, 2015.

- QUELLIEN, Jean, LE CACHEUX, Geneviève, *Dictionnaire de la Libération du Nord Ouest de la France*, Paris, Corlet, 1994.

Ouvrages généraux sur la Résistance

- BOUGEARD, Christian, *Occupation, Résistance et Libération en Bretagne*, La Crèche, Geste, 2005.

- BOUGEARD, Christian, *Le choc de la guerre dans les Côtes-du-Nord, 1939-1945*, Luçon, Gisserot, 1995.

- BOUGEARD, Christian, *Histoire de la Résistance en Bretagne*, Luçon, Gisserot, 1992.

- DEBAUGES, Paul, GOUBET, Michel, *L'histoire de la Résistance en Haute Garonne*, Milan, 1986.

- DOUZOU, Laurent, *La résistance française : une histoire périlleuse*, Paris, Seuil, 2005.

- HART Stephen, MANN, Chris, *Manuel du résistant*, Paris, Acropole, 2015.

- LABORIE, Pierre, *Le chagrin et le venin*, Paris, Bayard, Paris, 2011.

- LONGUET, Stéphane, *Les réseaux de résistance de la France combattante*, Economica, Paris, 2013.

- LOZAC'H, Alain, *Visages de la résistance bretonne*, Spézet, Coop Breizh, 2003.

- MICHEL, Henri, *Histoire de la Résistance en France*, Paris, PUF, 1987.

- MORGAN, Jean-Louis, STANKE, Alain, *Histoires vécues du débarquement, 6 juin 1944 : le matin des canadiens*, chapitre I, Archipel, Paris, 2014.

- MURACCIOLE, Jean-François, *Histoire de la Résistance en France*, Paris, PUF, 1993.

- WIERVIORKA, Olivier, *Histoire de la résistance*, Perrin, Paris, 2013.

Ouvrages consacrés au Réseau Shelburn

- DUMAIS, Lucien, *Un canadien français face à la Gestapo*, éditions du Jour, Montréal, 1970.

- LE NEDELEC, Alain, *Les nuits de la liberté, les évasions par Plouha*, Coop Breizh, Paris, 1993.

- LE TRIVIDIC, Dominique-Martin, *Une héroïne de la résistance, Marie Thérèse Le Calvez du réseau Shelburne*, Ouest France, Rennes, 2002.

- PERQUIN, Jean-Louis, *Les Opérateurs radio clandestins*, Histoire & Collections, Paris, 2011.

- RENAUD, Gilbert (Colonel Remy), *Autour de la plage Bonaparte*, Librairie Académique Perrin, 1969.

- RENAUD, Gilbert (Colonel Remy), *La maison d'Alphonse*, Librairie Académique Perrin, 1968.

- RENAUD, Gilbert (Colonel REMY), *La résistance en Bretagne*, Tome 1 et 2, Famot, Paris, 1974.

- RONDEL, Eric, *Le réseau Shelburn*, Astoure, Paris, 2015.

Sitographie, Divers

Musées

- Musée de la Résistance bretonne à Saint Marcel (Morbihan)
- Musée de la Résistance à Saint Connan (Côtes d'Armor)

Sitographie

- ANNAIK, Michel, *Le Réseau Shelburn*, http://www.annaik-michel.com/IMG/pdf/reseau_shelburn.pdf
- BOUGEARD, Christian, Explication du Réseau Shelburn, <http://cdn.sproutvideo.com>
- DUCHEZEU, Cyrille, *Le Réseau Shelburn*, http://duchezeu.cyrille.free.fr/plouha_resistance.pdf
- HUOT, Jeanne, *Le Réseau Shelburn*, <http://evasionaviateurs.free.fr/index.php>
- LAGADEC, Yann, *Actions spéciales et transmissions, les opérations de l'été 1944 en France*, <http://rha.revues.org/339>, 2008.
- RICHARD, Béatrice, *Le raid de Dieppe revisité*, <https://rha.revues.org/7427>, 2012.
- Association JUBILEE, <http://www.dieppe-operationjubilee-19aout1942.fr/op%C3%A9ration-jubilee/>
- Les Amis de la Résistance du Morbihan, <http://www.resistances-morbihan.fr/pat-o-leary-bretagne/>
- Armor TV, *Shelburn et la Résistance*, http://armortv.fr/_v2/index.php/emission-armortv/item/shelburn-et-la-resistance, conférence enregistrée en 2014.

- Radio Canada, Témoignage de Lucien Dumais, http://archives.radio-canada.ca/guerres_conflits/, 1985.

- Comité pour l'Étude de la Résistance populaire dans les Côtes-du-Nord, <http://cerp22.free.fr/Lieuxdememoire22/index.html>

- Concours National de la Résistance et de la Déportation 2012-2013, Dossier pédagogique et documentaire (Région Bretagne), http://www.onac-vg.fr/files/uploads/cnrd_onac-bretagne2013.pdf

- MARTIN, Jean-Michel, *Le Réseau Shelburn de Plouha*, <http://www.absa3945.com/Avions%20divers/Dossier%20evasions/shelburn.htm>

Annexes : Clichés, Diagrammes